

LA REVUE DU CAIRE

لا رینی دی کیر

SOMMAIRE

	Page
GUSTAVE LEFEBVRE	Propos sur l'Égyptologie..... 157
GEORGES DUMANI	Feuillets 161
TEWFIK EL HAKIM	Praxagora..... 174
JEAN SYTE	Poèmes 191
JOSE DE BENITO	La Leçon des Siècles 194
PIERRE JOUGUET	Discours sur l'Histoire Hellénistique 202

LES ARTS — LA MUSIQUE

A.P.	La Saison Musicale au Caire 224
-----------	---------------------------------------

LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

ALEXANDRE PAPADOPOULO ...	Point de Vue 231
---------------------------	------------------------

rdc

ÉGYPTE : 15 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
UNE RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES
LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

LE CHOC (*roman*)

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*)

LE DISQUE DES JOURS

VUES SUR LA GUERRE

LE TEMPS DE SOUFFRIR

MAHMOUD TEYMOUR

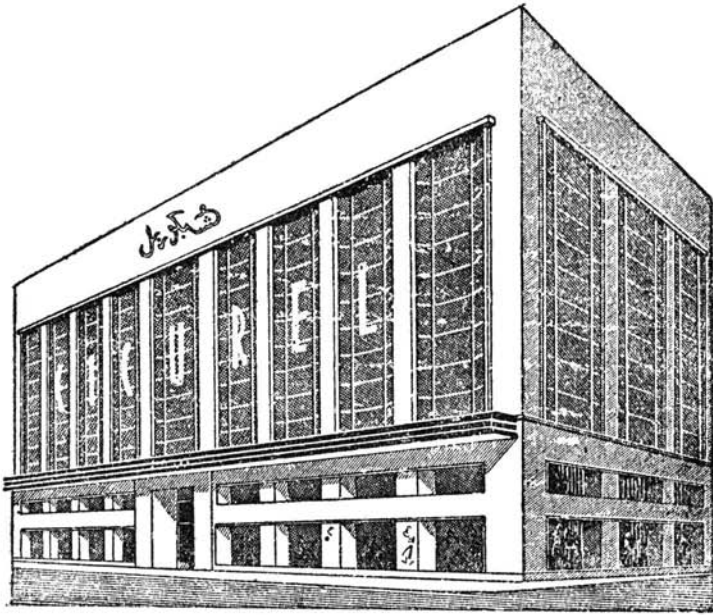
LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

L'ANGLO-BELGIAN Co. of EGYPT Ltd.

SE CHARGERA DE LA MISE EN VALEUR
ET DE LA
REALISATION DE VOS PROPRIETÉS
URBAINES

26a, RUE CHÉRIF PACHA - LE CAIRE
TEL. 53553 - 58152

Il n'y a rien à louer à

L'IMMOBILIA

mais un jour vous
en aurez besoin.

Souvenez-vous en.

Compagnie des Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

Egypte — Proche-Orient — Grèce
— Turquie — Inde — Ceylan — Pakistan —
Indochine — Extrême-Orient — Madagascar
— La Réunion — Afrique Orientale et
du Sud — Australie — Océanie

Représentation en Égypte :

**SOCIÉTÉ MISR DE NAVIGATION MARITIME :
ALEXANDRIE - LE CAIRE**

Messrs. WORMS & Co. — Zone du Canal de Suez
R.C.A. 6186 — R.C.C. 14 — R.C. CANAL 329 — R.C.S. 564

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE	LE CAIRE	PORT-SAID
R. C. 255	R. C. 360	R.C. Canal II



TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Ouverture de Crédits Documentaires



AGENCES EN FRANCE
EN GRANDE-BRETAGNE — EN BELGIQUE
AUX INDES ANGLAISES — EN AUSTRALIE
A MADAGASCAR — EN TUNISIE

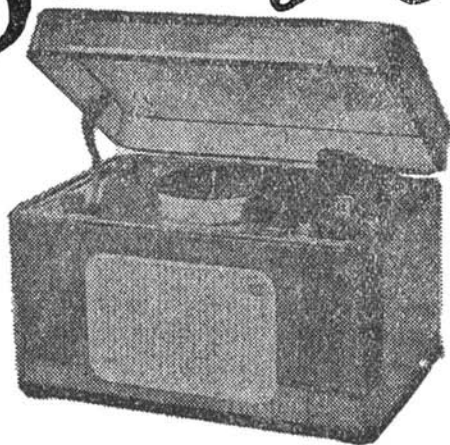


Filiale à New-York
THE FRENCH AMERICAN
BANKING CORPORATION
31, Nassau Street

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE

Sonofil



R.C. 2518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

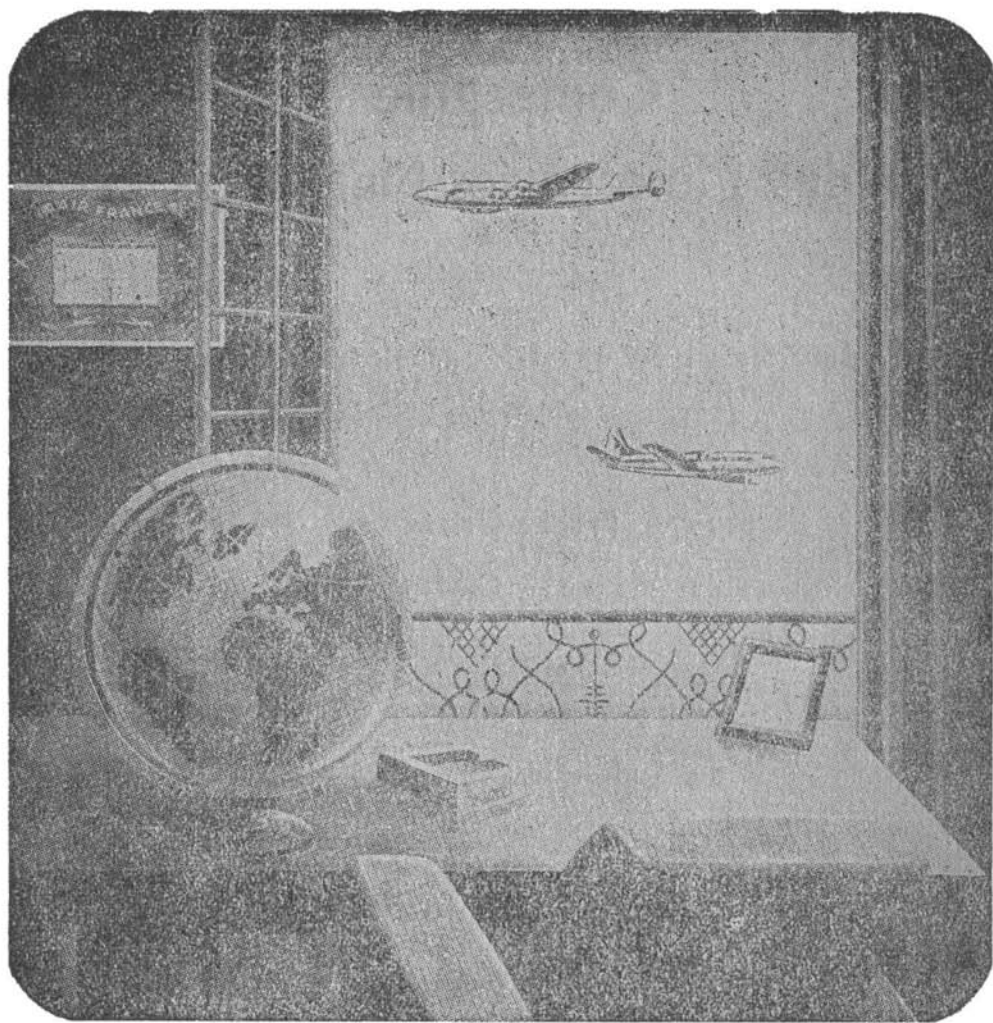
des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIETE ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Caire



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



↔ Alexandrie : 3, rue Fouad 1er - Tél. 21257

Direction régionale et Aéroport - Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
VOL. XXV No. 131

JUIN 1950

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

PROPOS SUR L'ÉGYPTOLOGIE

N.D.L.R. : Nous avons reçu la lettre ci-dessous de M. Gustave Lefèbvre, Membre de l'Institut, Directeur de l'École Pratique des Hautes Études. Nos lecteurs apprécieront comme nous l'honneur que nous fait le grand maître de l'Égyptologie française en voulant bien nous communiquer son point de vue sur une question qui a fait quelque bruit.

Paris, 25 avril 1950.

Monsieur le Directeur,

“Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler”, dit l'Écclésiaste : malgré ma répugnance pour les polémiques, je manquerais à un devoir si je ne me rangeais aux côtés des tenants de l'“archéologie traditionnelle”, que la diffusion aventurée de nouvelles doctrines soi-disant archéologiques risque de discréditer près du public non averti.

“Le temple dans l'homme”, “la révélation symboliste”(1), voilà des expressions qui eussent inquiété le solide bon sens non seulement de Champollion et de Mariette, mais de Maspero et de Loret, et qui ne laissent pas de paraître suspectes à la quasi totalité des égyptologues de tous pays.

(1) A. Rousseaux, *Le Figaro Littéraire*, 8 Avril 1950.

S'il y eut un peuple fermement attaché à la réalité, c'est bien le peuple égyptien, dont l'essentielle préoccupation fut toujours de s'assurer une existence matérielle confortable et une survie heureuse, en se ménageant les faveurs et la protection des rois et des dieux. C'est ce constant souci qui a inspiré la construction des temples, celle des tombeaux, comme la rédaction de tant d'écrits, dont le sens parfois reste obscur non parce qu'il est scellé de sept sceaux, ou qu'il soit nécessaire d'être philosophe avant d'être philologue(1), mais pour une raison plus modeste : notre connaissance encore imparfaite du vocabulaire et de certains faits, d'ordre historique ou culturel, auxquels trop souvent les textes égyptiens ne se réfèrent qu'avec une excessive concision.

Se montrer surpris de ce qu'un haut fonctionnaire égyptien affirme, sur sa stèle funéraire, qu'il fut toute sa vie un juste et ne commit point d'iniquités, traiter de "stupide"(2) cette interprétation prosaïque et supposer que ces humbles paroles dissimulent un sens plus profond, des concepts mystiques, un secret inaccessible à la masse des égyptologues "traditionalistes", mais dont les adeptes d'une nouvelle cabale auront un jour la révélation, c'est manquer de psychologie et ignorer de parti pris la simple, la pauvre réalité humaine, l'effroi du pécheur à l'approche du Jugement, tel qu'il s'exprime chez tous les peuples, en toutes les langues et, si magnifiquement, dans une strophe du Dies irae.

Critiquer, d'autre part, le précédent Directeur du Service des Antiquités et l'architecte de Karnak(3), parce qu'ils ont dégagé du IIIe. pylône les matériaux d'une chapelle de la XIIe. dynastie qu'Aménophis III

(1) *Ibidem.*

(2) A. Varie, *Dissertation sur une stèle pharaonique*, Le Caire, 1946, p. 10.

(3) A. Rousseaux, *Le Figaro Littéraire*, 8 Avril 1950.

y avait enfouis, c'est méconnaître le service rendu par ces archéologues en reconstituant un élégant monument du Moyen empire, exagérer l'intérêt que pouvait présenter pour la science un prétendu dispositif, à l'intérieur du pylône, de ces blocs désaffectés, et vouloir, bien vainement, dissimuler le goût dont témoignèrent les Pharaons, à toutes époques, pour prendre, comme on dit, leur bien où ils le trouvaient. Sans doute les moyens ne leur manquaient pas d'aller chercher à la carrière et de faire transporter des matériaux neufs: mais il est si commode à un roi bâtisseur de se servir des pierres qu'il a sous la main ! Ramsès II ne s'appropriait-il pas allégrement les statues de ses prédécesseurs, remplaçant leur nom par le sien avec une telle habileté que seul l'oeil exercé du regretté Capart put, dans plusieurs cas, découvrir la supercherie ?

Je ne vois pas que, sur aucun point, les égyptologues "traditionalistes" aient à changer leurs positions, ni que l'égyptologie ait, dans sa marche de plus d'un siècle, fait fausse route et mérite qu'une sorte de suspicion soit jetée sur ses méthodes, dans des livres(1) ou des articles destinés au grand public. Laisser entendre que les "Symbolistes" pourront contribuer un jour à soulever le voile qui recouvre les mystères d'Eleusis ou à "percer certains secrets de Platon"(2), peut produire quelque effet dans un journal, — pas ailleurs.

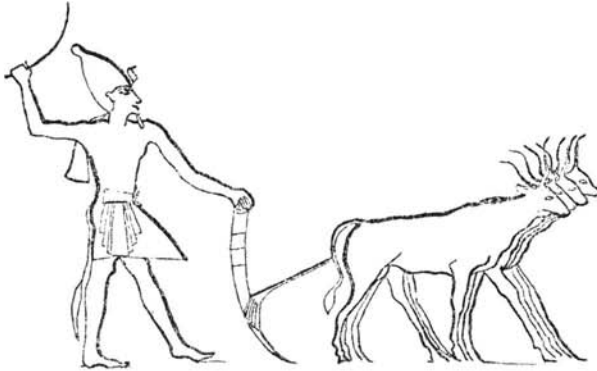
On reproche souvent au plus ancien des touristes, Hérodote, de s'être montré anxieux de rapporter à ses compatriotes des renseignements sensationnels et de ne s'être pas toujours adressé, pour les obtenir, aux sources les plus sûres. Nos modernes Hérodotes se doivent, et ont la possibilité, d'agir avec plus de prudence. Se doutent-ils seulement que la France a détaché à la di-

(1) Ainsi, J. Cocteau, *Maalesh*, Paris, 1949 p. 92-93 p. 100, 106-108, 114-115, 116.

(2) A. Rousseaux, *Ibidem*.

rection du Service des Antiquités de l'Égypte et nommé à celle de l'Institut français du Caire ses meilleurs égyptologues, placé à Saqqarah et à Karnak des architectes-archéologues d'un talent éprouvé ? Je suis grand admirateur du théâtre de M. Cocteau ; je lis avec plaisir les articles hebdomadaires du fin critique qu'est M. A. Rousseaux : puis-je me permettre de rappeler à l'un et à l'autre l'adage ancien : Sutor, ne supra crepidam ?
Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

GUSTAVE LEFEBVRE,
membre de l'Institut.



Feuillets

UNE VRAIE LIBERTÉ

L'ANXIEUSE espérance qui nous habite au lendemain d'un cauchemar atroce, il dépend de nous d'en faire une espérance réalisée.

Un témoin attentif des mesures politiques du monde dit : "il n'est de vraie liberté qu'à l'abri d'une constitution approuvée par le peuple". Déclaration raisonnable ! Si l'on fait abstraction des conditions épouvantables faites au monde par la menace permanente des armes atomiques, chaque nation doit établir sa vie publique sur une liberté éprouvée. Nous avons tous la nostalgie de la liberté, alors même que nous savons que nous n'en ferons qu'un usage modéré. Cette liberté c'est la soupape par laquelle l'homme se délivre de ses angoisses et par laquelle il croit entrer dans un univers bienveillant. C'est une foi, et il serait coupable de combattre cette foi délicieuse, en cette heure tragique où l'on pressent que les lois seront désormais surtout restrictives.

Les exemples abondent aussi bien du point de vue pratique que du point de vue métaphysique. Est-ce que la guerre, telle qu'on la promet, n'est pas la conséquence logique des nouvelles conditions de vie ? Mais le rythme du monde doit, à un certain degré, être différent des rythmes des nations. Si

celles-ci se mettent en tête d'accorder une suprématie quelconque aux idées meurtrières de la folie collective, c'en est bientôt fini d'elles et de tous.

Il ne s'agit de rien moins que de constructions rationnelles dans le domaine de la pensée. Il existe, à côté des manifestations habituelles de la vie quotidienne, un invisible édifice de l'abstrait. Laissons-nous influencer par cet édifice invisible, mais n'en poursuivons pas moins la tâche modeste des constructions rationnelles, plus terre à terre, de la pensée.

Plus simplement je veux dire que, pour vivre, une nation peut se défendre contre la hantise de la destruction et agir en vertu de lois sages et tolérantes et elle doit trouver dans la constitution qu'elle s'est donnée l'expression modérée de ses libertés, de ses droits et de ses obligations.

EN PLEINE AVENTURE

Il n'y a dans le monde nouveau qu'une issue à nos malheurs : c'est de les oublier et d'agir comme si le malheur n'était qu'un accident. Le rythme de la vie ne change guère. Le biologiste dit fort justement : "Depuis qu'apparut l'espèce humaine, la surface de la terre a, bien des fois changé de figure, mais notre patrimoine héréditaire est plus stable qu'un continent." Si cela est vrai dans l'absolu, ce l'est encore davantage dans le relatif. Aujourd'hui nous avons l'obligation doublement sociale d'évoluer dans un univers qui fait de la solidarité le principe essentiel de la vie collective et, en même temps, de penser à nous-même, à notre patrie, au lieu accidentel où nous sommes nés. Tant il est vrai qu'on n'est solidaire des peuples que si l'on est d'abord solidaire avec soi-même, ses compatriotes et ses amis.

Nous sommes en pleine aventure, c'est-à-dire que la monde est rempli d'aventuriers qui prétendent régler le destin humain. Orgueil et sottise? Alors que le science, poursuivant ses recherches, nous est d'un secours bien modeste (avons-nous vraiment besoin de plus de confort ?) nous constatons qu'elle apporte un génie particulier à rendre ce monde inhabitable en assumant la tâche de travailler pour la mort plus que pour la vie. Je veux bien que tel ne soit pas l'objectif conscient des savants, mais ils sont entre les mains des politiciens et les voici, qu'ils le veuillent ou non, au service de la destruction.

Le plus grand aventurier est maintenant l'homme politique, surtout quand il est doublé d'un homme d'argent. Mais il a à sa portée tout un vocabulaire de truismes médiocres et éloquentes. Il n'a à la bouche que le mot de civilisation. Or la civilisation n'a de portée que si grâce à elle la vie est plus douce, si les hommes sont bienveillants les uns aux autres, si les peuples sont unis par ce qui les rapproche et comprennent que rien de durable ne se construit sur la haine.

Nous sommes donc bien loin de vivre à une époque civilisée, cela par la faute des hommes qui veulent réglementer l'univers. Si dans son sévère cabinet le moraliste, le philosophe ou le penseur rêvent sagement d'unir les hommes, le politicien, qui s'est écarté de la seule réalité assignée à la politique, l'art de gouverner la cité, ne travaille de plus en plus, en croyant travailler pour les autres que pour des succès éphémères et à sa gloire personnelle. Voilà pourquoi les hommes sont malheureux, et voilà pourquoi la politique ne se nourrit plus que de paradoxes destructifs.

La politique est dans son essence l'organisation de l'ordre. Mais où voit-on que l'ordre soit établi d'une façon cohérente ? S'il est établi, c'est a déu-

triment d'un autre ordre non moins essentiel. Dans le monde des dirigeants d'aujourd'hui, primaires déchainés, l'ordre matériel est établi au détriment de l'ordre spirituel, ou réciproquement. Or l'ordre est un tout et on nous accule à résoudre un problème, devenu par une confusion encouragée, aussi difficile que celui de la quadrature du cercle.

SOLIDARITÉ

La principale tâche, on peut dire la tâche essentielle, des gouvernements est l'organisation du système exécutif. Les parlements, partout, ont une tâche essentielle mais tout de même limitée. Tout le côté législatif leur appartient et il leur appartient aussi de donner ou de refuser la confiance au gouvernement. Si la constitution est respectée à la lettre et dans son esprit, cette confiance neuf fois sur dix, par le jeu automatique des élections et du pouvoir de la majorité, est accordée sans réserve. Rien ne serait plus déplorable que de la refuser pour un mouvement d'humeur ou un vain jeu de massacre. La stabilité de l'État s'en trouverait gravement atteinte. Or, la stabilité est une condition capitale de progrès et d'évolution et il ne faut rejeter la confiance dans l'autorité exécutive que si le refus est solidement motivé.

Les conditions générales du monde ne sont plus les mêmes et chacun assume désormais de lourdes responsabilités. Parlementaire ou ministre, l'un et l'autre ont leurs missions bien délimitées. En outre il faut que chaque nation, grande ou petite, pense à elle-même, et cela est évident, mais peut-on s'isoler dans l'espace et le temps lorsqu'on est si rapprochés les uns des autres, lorsque le parcours de notre planète n'exige plus, comme naguère, des mois et des mois, mais des jours, peut-être seulement des heures? Re-

jettons toutes les berceuses anciennes sur lesquelles nous réglions le rythme de la vie politique. N'avoir pas le courage de regarder en face la réalité nouvelle c'est s'enfoncer dans l'erreur et c'est faire de l'erreur la base de la vie. On devine à quelles catastrophes on aboutit.

Il faut donc penser à soi, mais en même temps aux autres. Le dogme de la patrie est certes séduisant, mais celui de la solidarité ne l'est-il pas autant sinon davantage ? Le sentimentalisme de l'individu a longtemps réservé au pays où il est né des préférences arbitraires. Aimer sa patrie, travailler pour elle, assurer son avenir est un devoir élémentaire et obligatoire.

Il n'est pas le seul. A quoi servirait d'être confortablement assis entre des frontières heureuses, si le voisin est malheureux ? Le malheur crée l'agression, tout comme l'ambition, l'orgueil, le vil esprit de domination.

La solidarité apparaît ainsi comme le seul moyen pratique de concilier le sentiment et l'intérêt. Mourir pour sa patrie, comme le dit le poète, est une belle mort. A l'avenir ce sacrifice semble inutile et inopérant parce qu'une patrie isolée n'est plus rien et ne peut plus rien. La métaphysique de la politique s'est transformée du tout au tout, depuis que l'homme a gagné de haute lutte une place universelle et que lui seul est l'enjeu premier et dernier des guerres présentes et, surtout, des guerres futures—s'il est vrai que la dernière guerre n'aura pas été la dernière des guerres.

NAISSANCE D'UN MONDE

Un monde est né qui a peu de rapport apparent avec le monde qui a fini d'exister vers 1945. Ce

monde que réservera-t-il aux hommes nouveaux ? J'ai bien peur qu'avec une autre mentalité ils ne commettent les mêmes erreurs que nous et ne s'éloignent, dans une nuit sans fin, sur un chemin sans issue.

La grande erreur est de n'avoir pas compris la leçon de la guerre. Jusqu'en 1938 une guerre — ou du moins nous le pensions — était un conflit national ou religieux. Ce conflit se réglait sur le champ de bataille. Et puis on n'en parlait plus. Et puis un certain nombre d'années s'écoulait dans un état de paix véritable.

En 1938 nous avons constaté que les guerres avaient des raisons plus profondes et sans doute plus psychologiques. "Il est clair comme le jour, écrit M. Emery Reves, que les frictions, les conflits et les guerres entre les peuples ne sont pas causées par leurs différences nationales, raciales, religieuses, sociales et culturelles, mais par le seul fait que ces différences s'exacerbent dans les souverainetés séparées qui n'ont aucun moyen de régler les conflits résultant de leurs différences, sinon la violence." En écrivant ceci, un des meilleurs observateurs de notre époque dénonçait la cause initiale des conflits divers.

Mais il y a loin de la vérité philosophique à la vérité politique. Celle-ci continue avec ses rigueurs totalitaires ou ses abandons démocratiques, à faire de ce temps — comme elle l'avait fait pour celui qui l'a immédiatement précédé — des jours de confusion, d'équivoque, de sacrifices inutiles et d'expédients hasardeux.

Ce n'est pas ainsi que la violence cédera le pas à la raison ni que l'intérêt humain remplacera la passion individuelle. Nos directives s'inspirent beaucoup plus d'émotions passagères que d'idées stables. Un monde nouveau est né, mais est-il composé d'hommes nouveaux ? Je vois en mon jeune prochain une

impatience que je comprends, une fièvre que j'admets, une folie que j'excuse, pour un moment toutefois, pour ces lendemains de guerre plus affreux que les guerres elles-mêmes. Mais ils sont identiques à nous-mêmes. L'état d'exacerbation est exceptionnel. Demain ils nous ressembleront tout-à-fait. Ils peuvent agir et se mouvoir autrement que nous, mais ils ne seront ni meilleurs ni pires. Tant que l'être humain ne secouera pas la malédiction originelle, tant qu'il ne fera pas l'effort de se dégager des idées fausses et nocives dont on a fait sa pâture habituelle, tant qu'il ne se jettera pas dans le fleuve d'amour, comme les grands prophètes nous l'ont conseillé, il n'y aura rien de fait et les hommes n'auront d'autre porte de sortie que le sacrifice sans grandeur et la mort sans gloire.

VÉRITÉ ?...

Une phrase est à retenir du discours que M. Douglas, ambassadeur des États-Unis à Londres, a prononcé à la Société de camaraderie anglo-américaine. Parlant de la vérité en politique l'Ambassadeur croit exprimer, lui aussi, une vérité. Il n'en est rien. Il faut se méfier des formules, surtout des formules lapidaires. L'ambassadeur a dit : "A l'Est tout est vrai qui aide une cause. A l'Ouest tout est vrai qui est prouvé par les faits." C'est pure polémique, mais enveloppée. Il n'y a rien à objecter là contre. Les Soviets polémiquent, les Etats-Unis polémiquent, le monde entier polémique. Et si chacun polémique c'est que la vérité nous fuit et que nous sommes absolument incapables, quel que soit notre bord, de découvrir à l'impasse où nous sommes acculés une issue qu'éclaire une vérité quelconque.

Voilà qui est triste ; mais c'est humain. Toujours la vérité nous fuira et toujours nous donnerons au mot de vérité le visage de nos passions idéologiques. Il faut se faire une raison. Les Soviets ne nous apporteront pas le bonheur, pas plus que l'Amérique pas plus qu'aucune nation. La question n'est pas de trouver une formule définitive et de guérir, par une panacée universelle, en une fois, tous les maux de l'humanité. Je ne peux pas croire non plus, même après la dernière guerre, même après la somme colossale des souffrances subies, que le monde se transformera soudain. Mais il suffit qu'il en ait la volonté et que les chefs, avec une conscience éprouvée, ayant une vue claire des besoins de l'humanité placent l'humain au dessus du local, pour que l'on soit sur le chemin du progrès réel, du progrès continu.

Il n'existe pas de vérité politique. Il y a des vérités politiques qui sont elles-mêmes momentanées. Il existe sans doute des principes généraux, mais ils servent seulement à la conduite, successivement actuelle, des temps échelonnés au long des siècles. Sur ce point je ne vois pas de différence entre les Soviets et les États-Unis. Pour le reste ils s'opposent furieusement, les uns parce qu'ils escomptent trop un avenir incertain, les autres parce qu'ils s'inspirent d'un passé périmé. Que font-ils, les uns et les autres, du présent ? Au nom de quoi sacrifient-ils, dans la guerre comme dans la paix, les générations d'hommes sur le travail et l'effort desquels l'humanité espère pour réaliser une ascension, d'ailleurs assez timide, vers un plus pur climat moral et un plus clairvoyant climat matériel ?

Nous ne devons pas oublier non plus, qu'un régime, même bon devient mauvais, dès qu'il est dépassé par un nouvel état d'évolution. Les meil-

leures lois sont celles de la nature, ces lois de la vie qui se soumettent aux transformations fatales.

ESPRIT ET MATIÈRE

Nous sommes angoissés et notre esprit est traversé de brume. Ne prenons pas pour de l'action ce qui n'est qu'agitation apeurée. Ne croyons pas que nous pensons quand nous proférons des paroles et des discours où l'on ne trouve aucun écho d'âme. Ne nous imaginons pas vivre quand nous ne faisons que nous défendre contre une mort humiliante.

Notre vie est une lutte sans répit. Quelle âpreté dans le combat quotidien ! Quel absurde orgueil dans la conquête de la vérité insaisissable ! Il n'est pas vrai que nous vivions pour le triomphe du spirituel ! Voici un temps maudit où la matière seule est proposée au culte des humains, car je ne crois pas plus dans les affirmations des maîtres de l'Est que dans celles des maîtres de l'Ouest. Ici et là, avec un vocabulaire différent, on s'acharne à démontrer la supériorité de l'esprit, mais ici et là l'esprit est un prétexte et le but est identique puisqu'il ne s'agit que de domination.

Nos pères et nous-mêmes avons rêvé d'un temps idyllique. Mais sont venues les guerres épouvantables qui ont ravagé jusqu'aux croyances les plus solides, jusqu'aux convictions les plus secrètes. Nous ne sommes plus que des fantômes enfourchant des nuées et n'offrant à ceux qui nous mènent, auquel force est de nous soumettre, qu'un cœur sans ardeur, et un esprit sans réaction. Une étrange fatalité s'est emparée de tous et là se trouve la manifestation d'un singulier désespoir. Qu'attendre des jours, de la suite des jours d'une vie si l'on supprime le souvenir du passé et si nous avons perdu l'espoir dans l'avenir ?

Nous avons abandonné jusqu'à cet examen de conscience où, tout ensemble le chrétien et l'athée puisaient la force d'agir et de trouver par l'erreur surmontée, le courage du renouvellement. Il y a une concentration en soi qui peut procurer un lucide règlement de vie. Mais aujourd'hui en tuant avec mépris la part d'individualisme que ceux qui pensent et sentent faisaient servir à l'harmonie de tous les êtres, on a édicté la ruine de l'âme. Rome elle-même, dont la perennité et son caractère éternel était un refuge en même temps qu'un soutien, est descendue dans l'arène et a fait son choix terrestre. De Rome on n'avait jamais cessé d'attendre, même si l'on n'y croyait pas, les leçons de l'esprit, la foi en un idéal de sacrifice et de dépouillement possédant une force magique. Mon Royaume n'est pas de ce monde, a dit le Christ... La leçon serait-elle perdue et Rome, après tant d'heures magnifiques, appairait-elle la colère des uns contre les autres, et leur haine, et leur appétit terrestre ?

Il faut vivre, nous ne le savons que trop, hélas ! Mais après les abdications fatales et momentanées on espérait en un jaillissement de l'âme, en une aventure plus haute de l'esprit. Non, pas de choix. Du moins philosophiquement parlant. Pas de choix, parce que le choix entre deux visages où il est impossible de déceler le moindre désintéressement, entre deux visages où je ne découvre aucune séduction, entre deux visages également tournés vers un méprisable extérieur, est l'indice d'une absence de l'âme.

DE LA GRÈCE

En Grèce, tout ne va pas pour le mieux. C'est encore là un coup de la politique étrange qui après la guerre, au lendemain du bouleversement général a créé dans presque tous les pays des bouleversements

intérieurs. Mais nous aimons la Grèce et pour beaucoup d'entre nous elle fut une mère nourricière. L'esprit et le cœur ont reçu de son grand passé un enseignement qui ne peut pas se perdre. Tout l'humanisme de nos philosophes politiques est contenu dans l'humanisme hellénique de l'antiquité et les traces qu'il a créées c'est avec piété que nous les suivons.

Personne n'est à l'abri du malheur qui fut le plus clair résultat de la guerre. Allons-nous perdre les points de repère d'un merveilleux passé ? Serons-nous bientôt démunis de tout ce qui fit la grandeur de l'homme ? Allons-nous nous désintéresser du but même de son ascension vers les régions de l'ordre, de la beauté et de la bonté ?

Ces problèmes d'une nature plus délicate, ou plus morale, que ceux dont s'occupent aujourd'hui les directeurs universels d'une politique plus matérialiste que réaliste, seront peut-être un objet de moquerie pour l'insolente oligarchie, franche ou déguisée, qui tient en main, d'un côté et de l'autre du rideau de fer, le précaire destin des peuples. Ne nous décourageons pas : il vaut mieux avoir raison tout seul que de se tromper avec tout le monde. Et le monde se trompe qui croit trouver le salut dans le triomphe d'une des deux idéologies qui nous brisent dans l'étau de leur extrémisme différent et également destructeur.

Ce qui s'est passé en Grèce au cours des dernières années : la lutte fratricide d'une partie de la Nation contre l'autre, les sournoises interventions qui aidèrent ceux-ci et ceux-là, ont détruit une harmonie nécessaire, effacé beaucoup des meilleurs legs du passé et fait d'un peuple radieux et pondéré un peuple exacerbé et meurtri.

Après les élections qui ont marqué un glissement à gauche, la Grèce, la petite Grèce, si grande par son âme éternelle, ne se retrouvera-t-elle pas ? N'osera-t-elle pas l'acte courageux qui la sauvera et ne tirera-t-elle pas des leçons de sa longue histoire la force de découvrir le nouveau signe de son destin ? Son bonheur et son malheur intéressent tous les pays. Or elle demeurera, si elle le veut, un modèle. Qu'elle réjoigne par dessus les siècles les grandes dates de sa grande légende, et tout finira par se dérouler, dans une harmonie peut-être différente, où il sera possible de retrouver une part de l'harmonie qui régla jadis la marche de l'humanité.

Il n'y a pas de plus instructive histoire que celle de ce peuple qui, avant presque tous les autres, il y a des millénaires, apporta au monde encore barbare les plus profondes leçons d'humanité et, toujours le premier, sut donner de la beauté des images exemplaires. Le paysan grec aussi bien que l'intellectuel brûlent secrètement d'une vive flamme qui les porte aux plus courageuses actions, au plus pur héroïsme et les maintient, quelles que soient les circonstances, dans un climat de subtile délicatesse. Le miracle grec se renouvelle sans cesse, miracle de lumière et de nuance. Au lendemain de la guerre de 1914, Barrès écrivait pour honorer les martyrs de la France : "Le grand fleuve d'héroïsme que l'on croyait perdu et glissé, coule de nouveau à pleins bords." Les mots sont encore plus valables pour les Grecs de la guerre de 1940.

Honnêteté de l'esprit, habileté de l'intelligence, clairvoyance du cœur, amour de l'action et de la liberté, voilà par quoi la Grèce nous fut si chère. Nous voudrions que les remous de ce présent si trouble ne submergent pas de leurs flots une trame qui fut si pure et des traditions qui furent si hautes.

Une fatalité étrange semble poursuivre les bons et collaborer avec les méchants. La Grèce a eu plus que sa part de sacrifices et elle a trop souffert pour ne pas refaire enfin son unité et mettre fin au malentendu qui la divisa en la déchirant. Dans l'ordre hellénique elle retrouvera le meilleur usage de sa liberté.. Mais il ne faut pas que plus longtemps les oiseaux de proie, qu'ils viennent de l'Est ou de l'Ouest, continuent leurs arabesques tragiques et profanent les lieux les plus chargés d'histoire et des horizons les plus lourds d'amour.

GEORGES DUMANI



P R A X A G O R A

PIECE EN TROIS ACTES
D'APRÈS ARISTOPHANE

PERSONNAGES :

PRAXAGORA
BLÉPYRUS — (mari de Praxagora)
CHRÉMÈS — (ami de Blepyrus)
LA VOISINE DE PRAXAGORA
LE VOISIN DE BLÉPYRUS
HIÉRONIMUS
HIPPOCRATE LE PHILOSOPHE
CHOEUR DE FEMMES
UNE FOULE DE GENS
UN HOMME — UN HÉRAUT)
UN GEÔLIER

—oOo—

ACTE PREMIER

Scène Première

Une place d'Athènes assombrie par la nuit. Mais un fil argenté de l'aube luit à l'horizon lointain....

Praxagora habillée en homme sort d'une maison. Elle tient dans une main une lampe allumée et dans l'autre une canne.

PRAXAGORA : (*Agitant la lampe*). O lampe, fidèle à nos secrets, dont les yeux étincelants savent ce que les femmes trament en cachette ! Envoie le signal convenu au moyen de ta langue de feu ... (*se tourne à droite et à gauche*). C'est étonnant ! Je ne vois pas l'ombre

d'une des femmes qui devaient se réunir à présent dans ce lieu. L'aube est sur le point de naître est c'est l'heure de la réunion du conseil (*elle regarde autour d'elle*). Pourquoi tardent - elles ? Peut-être n'ont-elles pas trouvé les fausses barbes qui devaient déguiser leurs visages délicats ? Ou peut-être n'ont-elles pu dérober les habits de leurs maris ? (*elle regarde devant elle*) mais doucement... J'aperçois au loin une lumière qui s'approche. Je me cache : peut-être celui qui vient est-il un homme.

(Elle se glisse dans une ruelle étroite. Une femme, accompagnée de beaucoup d'autres, se fait voir. Toutes tiennent dans leurs mains des cannes et sont habillées de tuniques et chaussées comme des hommes.)

LA FEMME : (*Chuchote à ses compagnes*). Où est Praxagora ? C'est le moment de marcher. Le héraut a déjà annoncé l'heure de la réunion du conseil.

PRAXAGORA : (*Sort de sa cachette*). Me voici. Je vous ai attendues veillant toute la nuit. Marchons tout de suite ; ou bien non, attendez que j'appelle ma voisine. Frappez doucement à sa porte de peur que son mari ne s'éveille.

(*Quelques femmes frappent à la porte d'une maison faisant face à celle de Praxagora*).

LA VOISINE : (*Sort de chez elle portant les habits de son mari et tenant une canne. Elle dit à voix basse*) Je vous ai en-

tendues frapper à la porte. Je n'ai pas dormi un instant de la nuit. Mon mari s'est tourné et retourné tout au long sur son lit, tourmenté par la toux.

PRAXAGORA : (*Inspectant l'attroupelement*) Je remarque l'absence de quelques unes de nos compagnes.

UNE FEMME : Voilà la femme du boulanger qui arrive tenant un flambeau.....

LA VOISINE : (*Se retourne*) Et voici la femme de l'aubergiste qui arrive...

UNE AUTRE : Et voilà là-bas la femme du matelot... (*Quelques femmes arrivent et se mêlent à l'assemblée*)

PRAXAGORA : Et maintenant asseyez-vous un peu jusqu'à ce que je sois sûre que toute chose a été faite selon notre dessein.

TOUTES : Tout a été fait.

PRAXAGORA : Avez-vous, toutes, vos barbes ?

TOUTES : Oui, oui

PRAXAGORA : Elevez-les pour que je les voie.

TOUTES : Les voici ! Les voici !

UNE FEMME : Voici la mienne. Regardez, Praxagora, ma barbe est vénérable.

LA VOISINE : Et moi aussi. Regardez ma barbe. Elle est plus vénérable que celle du Philosophe Hippocrate.

PRAXAGORA : (*Se tourne du côté des autres femmes*) Et les autres ?

UNE FEMME : Toutes nous ressemblent et tout est comme tu l'as voulue.

PRAXAGORA : (*Satisfaite*) Oui. Je vois que vous avez tout ce qu'il vous faut car vous avez les habits de vos maris, leurs cannes et leurs chaussures...

- LA VOISINE : Et leur mentalité !
- PRAXAGORA : Non ! Nous n'avons pas besoin de leur mentalité. Il nous suffit d'avoir leurs chaussures et leurs cannes.
- UNE FEMME : (*riant*) J'ai volé la canne de mon mari pendant qu'il dormait.....
- LA VOISINE : (*avec animation*) Moi aussi j'ai berné mon mari et.....
- PRAXAGORA : (*S'adressant à toutes*) Vous avez fait votre devoir et nous avons exécuté notre dessein. Décidons, pendant que les étoiles brillent encore au firmament, ce qui nous reste à faire. L'assemblée pour laquelle nous nous préparons se réunit à l'aube.
- LA VOISINE : Oui, il faut au nom de Zeus avoir des places près des orateurs.
- UNE FEMME : Devrons-nous rester jusqu'à ce que nous ayons entendu tous les discours ?
- LA VOISINE : (*Sort de ses habits une quenouille et du fil*) Nous ne pourrons y échapper. Regardez-moi j'ai apporté ma quenouille et du fil pour m'occuper à la session de l'assemblée.
- PRAXAGORA : (*Criant*) Tu vas tisser, scélérate ?
- LA VOISINE : Oui, au nom d'Artémis ! et croyez-vous qu'en tissant je me priverai d'entendre les discours ?
- PRAXAGORA : Tu ne comprends pas ce que tu fais !
- LA VOISINE : Je fais des vêtements pour mes petits enfants ! Ils sont nus et qui leur tissera de nouveaux habits ?
- PRAXAGORA : As-tu oublié, sotté, que tu es un homme avec une barbe vénérable et que la barbe et la quenouille ne s'accordent guère ?

- LA VOISINE : (*S'esclaffant*) Ah ! C'est vrai ! j'avais oublié que j'étais un homme !
- PRAXAGORA : (*Se tournant vers toutes les femmes*) Femmes, écoutez-moi. Vous connaissez le but qui nous a réunis si souvent, et que depuis bien longtemps nous voulons atteindre, ce rêve que nous poursuivons nous espérons le réaliser aujourd'hui : Prendre en mains les affaires de l'État : L'État comme vous le savez, est pareil au vaisseau perdu au dessus de profonds abîmes, il est sans voiles et sans rames.....
- LA VOISINE : Oui, si nous nous chargeons de ce vaisseau, nous tisserons pour lui tout de suite, avec nos quenouilles, mille voiles !
- PRAXAGORA : (*La regardant sévèrement*) Ne vas-tu pas cesser de parler de tissage et de fil.
- UNE FEMME : Tes paroles sont douces Praxagora, mais... comment pouvons-nous, nous femmes, gouverner l'État ? Et comment, avec nos cœurs faibles oserons-nous parler au peuple ?
- PRAXAGORA : Qui a dit que nos cœurs sont faibles ? Nous devons entreprendre courageusement ce travail. Si nous ne secourons pas au plus vite la galère de l'État, personne ne la sauvera du danger.
- LA VOISINE : Mais avec cela, Praxagora, l'expérience nous manque et nous n'avons jamais parlé au peuple.

- PRAXAGORA : Je sais bien ! Et c'est pour cela que nous nous sommes réunies maintenant, ici, pour préparer ce que nous devons dire... allons, mettez vos barbes et écoutez les discours.
- TOUTES : (*Mettent les barbes*)...
- UNE FEMME : Comme il est facile de mettre une barbe.
- LA VOISINE : (*Se tourne vers les femmes qui sont autour d'elle*) C'est étonnant ! Regarde, Praxagora ; au nom des Dieux, notre aspect devient ridicule.
- PRAXAGORA : (*Fronçant les sourcils*) Devient ridicule ? Pourquoi ?
- LA VOISINE : (*Etouffant un rire*) Nous ressemblons presque à un troupeau de singes qui s'habillent comme des philosophes
- PRAXAGORA : (*En colère*) Tais-toi ! (*elle se tourne vers les autres femmes qui chuchotent et qui rient*) Que l'assemblée finisse de murmurer ! Qui de vous veut prendre la parole ?
- UNE FEMME (*Se lève*) Moi !
- PRAXAGORA Parle, éloquent orateur, la parole est à toi !
- LA FEMME Praxagora, la parole est-elle à moi ?
- PRAXAGORA Oui, parle.
- LA FEMME Et où est-elle cette parole ?
- PRAXAGORA Assieds-toi, tu ne sers à rien !
- LA FEMME Dois-je enlever ma barbe ?
- PRAXAGORA (*Se tournant vers une autre*) Qui veut prendre la parole à la place de ce sot ?
- LA VOISINE (*Se lève*) Moi !
- PRAXAGORA (*La regarde*) Avant de parler, tiens-toi bien comme cela et essaye de pro-

noncer comme font les hommes et appuie-toi sur ta canne.

LA VOISINE : (*Fait ce que lui a demandé Praxagora*) Femmes! Vous qui êtes reunies dans cette assemblée...

PRAXAGORA : (*En criant*) Femmes ? Misérable sottie c'est ainsi que tu appelles ces hommes, membres du conseil..

LA VOISINE : (*Avec un léger cri*) Ah ! J'ai oublié qu'ils sont des hommes !

PRAXAGORA : Toi aussi vas-t'en. et assieds-toi à ta place. C'est moi qui vais parler. (*Elle prend une pose oratoire*) J'en-voie mes prières aux Dieux et je leur demande de nous venir en aide pour réparer la situation..... Mon cœur saigne en voyant que le mal comme une mort lente s'empare du corps de l'Etat! Que le Gouvernement des affaires de l'Etat est tombé dans les mains de chefs qui ne pensent qu'à eux et aux particuliers qui les entourent! Tous considèrent l'Etat comme un cercle fermé dont il sont le centre et leurs amis et leurs partisans le pourtour. Leurs regards ne peuvent se porter au delà. Jusqu'à présent aucun homme n'a pensé à celui qui était éloigné de lui avant celui qui était près de lui. Aucun n'a songé à transformer l'Etat eu un seul cercle dont le centre soit l'Utilité Publique et qui ne s'en est éloigné que pour veiller, comme un Dieu, de loin sur elle. Chaque fois que nous plaçons notre espoir dans un homme et que nous croyons qu'il est le

réformateur si impatiemment attendu nous sommes déçus et son Gouvernement corrompu flotte, comme un cadavre sur le courant du mécontentement général. Il se propage dans l'air une odeur de corruption bien connue... C'est une situation qui conduit à un désespoir mortel. Hommes, si je ne trouve pas pour vous un remède qui ait un pouvoir magique...

- LA VOISINE : Voilà bien un orateur capable d'émouvoir les gens !
- PRAXAGORA : (*Satisfaite d'elle-même*) Oui, j'ai assez bien parlé cette fois...
- LA VOISINE : Quelle éloquence ! Continue ton discours !
- PRAXAGORA : (*Reprenant son attitude*) Peuple ! Sais-tu quel est ce remède prodigieux ? quel est le seul moyen de sauver Athènes à présent ?
- TOUTES : Quel est-il ?
- PRAXAGORA : C'est de remettre les rênes de l'Etat dans les mains d'une femme. Ne croyez-pas que cette idée soit singulière. Ne confiez-vous pas les rênes de la maison aux mains d'une femme ?
- TOUTES : Comme c'est vrai ! Comme c'est vrai ! Au nom de Zeus, homme sage, continue ton discours par de si justes et de si douces paroles.
- PRAXAGORA : Oui, le caractère de la femme est mille fois meilleur que notre caractère à nous, hommes, elles sont mille fois plus capables de faire ce qui est utile au peuple ; d'apporter la

paix à tous, de satisfaire les partis et les particuliers et enfin de procurer la prospérité et l'abondance. Quel est l'être qui soit plus économe que la femme ? Qui peut, comme la femme, se procurer de l'argent lorsqu'il en a besoin ? Montrez-moi, si ce n'est la femme, la personne qui serait faite pour l'ordre et en qui l'esprit d'ordre et de symétrie soient innés. Si elle reçoit le pouvoir, elle peut bien gouverner l'Etat, car elle a bien l'habitude de commander chez elle à son mari. Si elle assume les responsabilités elle accomplira ses devoirs avec soin, sans que personne ne la trompe car c'est elle qui a l'habitude de tromper les autres.....

UNE FEMME : Comme c'est vrai ! Comme c'est vrai ! Habile Praxagora ! Où as-tu appris toutes ces choses ?

PRAXAGORA : (*Se tourne de son côté en souriant*) Lorsque nous habitions, mon mari et moi près de l'assemblée, je passais mon temps à écouter les discours.

LA VOISINE : Praxagora ! Il est clair, à présent que toi seule d'entre nous Femmes, est digne de nous diriger. Tu es faites pour accomplir nos projets.

PRAXAGORA : (*Avec feinte modestie*) Je dirai devant le conseil des paroles qui dépassent de beaucoup celles que je viens de prononcer.

LA VOISINE : (*Surexcitée*) Et nous, nous te viendrons en aide et nous ferons retentir l'air de nos ovations !

PRAXAGORA : (*A toutes*) Bien! C'est le moment de marcher. Levez-vous! Oui, levez-vous, hommes, et appuyez-vous sur vos cannes! Marchez en psalmodiant des chants comme font nos campagnard.

TOUTES : (*Se lèvent et marchent*). Hommes, allons! Au conseil! Au conseil!

(*Elles partent en chantant*)

O Zeus notre Dieu

Habitant des cieux

Donne l'abondance

Plante l'espérance

Au fond de nos cœurs.

(Intermède musical)

Scène II

(Les premiers rayons du Soleil blanchissent déjà l'horizon. Ils rassemblent aux extrémités d'un collier d'or sur la poitrine d'une vierge.... La porte de la maison de Praxagora s'ouvre et son mari Blépyrus sort portant les habits de sa femme.)

BLÉPYRUS : (*Regarde à droite et à gauche*) Je suis vraiment stupéfait. Ma femme, où est-elle allée? Elle m'a laissé seul dans mon lit! J'ai voulu me lever mais je n'ai trouvé ni mes chaussures ni ma tunique. Mes habits où sont-ils passés? Que je suis un mari malheureux! Mais c'est ma faute: qu'avais-je à me marier avec cette jeune femme? Bien sûr elle n'est pas sortie de si bon matin, et habillée de la sorte

dans un but honnête... Oh ! malheur à moi ! malheur à moi !

(Il s'assied les jambes croisées devant le palier de sa porte et met sa joue dans sa main. Son voisin l'aperçoit de sa fenêtre)

- LE VOISIN : Qui est-ce là-bas ? Ne serait-ce pas mon voisin Blépyrus !
- BLÉPYRUS : *(Lève la tête de son côté)* Par Zeus c'est lui-même !
- LE VOISIN : C'est étonnant ! Qu'elle est cette chose rouge que tu portes ?
- BLÉPYRUS : C'est la robe de ma femme. Je la porte pour pouvoir sortir.
- LE VOISIN : Et ta tunique où est-t-elle passée ?
- BLÉPYRUS : Je ne sais pas. J'ai retourné toute la maison sans la trouver...
- LE VOISIN : Mais demandes à ta femme !
- BLÉPYRUS : Par Zeus ! Ma femme aussi je l'ai cherchée partout et je ne l'ai pas trouvée. Elle est sortie sans rien dire dans l'obscurité et j'espère qu'elle n'est pas allée commettre quelque action imprudente !
- LE VOISIN : Voilà qui m'étonne. Tout ce qui t'es arrivé ressemble exactement à ce qui m'advient. Ma femme s'est enfuie aussi en emportant ma tunique ! Mais ce n'est pas se qui m'attriste le plus. Le comble est qu'elle est partie en emportant les seuls souliers que j'avais : comment pourrais-je l'atteindre ?
- BLÉPYRUS : Et moi alors ? Comment la rattrapper ? J'ai mis mes pieds dans ses cothurnes que j'ai trouvés par hasard

mais ils ne m'aideront pas à courir par les chemins...

LE VOISIN : Voilà ! Nous sommes en retard pour aller au conseil, et d'ailleurs comment même y aller à présent ? Où pourrais-je prendre une tunique car je n'en ai qu'une seule avec laquelle ma femme s'est enfuie ? Quelle situation stupide ! Je ne vois aucune solution ! Nos femmes nous ont emprisonnés ! Nous ne pouvons bouger ! allons dormir, moi je retourne aulit.

(Il quitte la fenêtre et Chrémès apparaît. Il revient de la direction du conseil).

CHRÉMÈS *(Aperçoit Blépyrus assis près du palier de sa porte, la tête entre les mains)* Qui est-ce ? Blépyrus ? Mais que fais-tu là ? J'espère que tu ne dors pas ?

BLÉPYRUS : *(Levant la tête)* Je suis réveillé depuis longtemps.

CHRÉMÈS : C'est étonnant. Tu portes les habits de ta femme ?

BLÉPYRUS : Par erreur et oubli. J'ai mis ce qui m'est tombé sous la main dans l'obscurité. Et toi ? D'où viens-tu ?

CHRÉMÈS : Du conseil.

BLÉPYRUS : Alors, s'est-il assemblé ?

CHRÉMÈS : Et quelle assemblée ! Il est si tumultueux qu'on ne trouve plus une place.

BLÉPYRUS : Tiens pourquoi est-il si animé aujourd'hui ?

CHRÉMÈS : Je ne sais. Mais la foule est si compacte que jamais je n'en ai vu de pareille. Il y a des gens de tous les partis qui sont présents. Il me sem-

ble que j'ai aperçu plusieurs figures blanches. Figures qui semblent être teintes de farine. Peut-être est-ce des boulangers.

BLÉPYRUS : Mais pourquoi toute cette foule s'est elle réunie à cette heure ?

CHRÉMÈS : Penses-tu qu'ils aient d'autre dessein que de discuter ce qu'on doit faire pour sauver l'Etat ?

BLÉPYRUS : (*Se moquant*) Oui ! Par des paroles et des discours ! On ne peut douter que des orateurs soient venus de tous les coins et que leurs paroles fussent aiguës comme des épées tranchantes. Ils croient que c'est ainsi qu'ils pourront améliorer les affaires de l'Etat !

CHRÉMÈS : Oh ! par Zeus ! il s'est passé dans l'assemblée un événement que tu ne peux imaginer !

BLÉPYRUS : Ah oui ! Qu'est-il arrivé ?

CHRÉMÈS : Un jeune homme de figure blanche et de noble allure d'ailleurs, s'est mis à faire un discours au peuple en disant "Il faut confier les affaires de l'Etat aux femmes et nous devons mettre dans leurs mains les rênes du pouvoir."

BLÉPYRUS : (*Etonné*) Que dis-tu Chrémès ?

CHRÉMÈS : Par Zeus, c'est exactement ce qui est arrivé !

BLÉPYRUS : Quoi, cet orateur a-t-il pu plaire à un seul des assistants ?

CHRÉMÈS : Oui, à tout le corps des boulangers, Je veux dire à toutes ces figures blanches dont je t'ai parlé. Leur voix s'est élevée et leurs ovations ont

- atteint le cours des nuages et la marche des étoiles. D'autres cris joyeux se sont élevés agréant et approuvant les suggestions de l'orateur.
- BLÉPYRUS : C'est étonnant ! Le pouvoir confié aux femmes !
- CHRÉMÈS : L'orateur a continué son discours d'une voix chaude, convaincante, pleine de jeunesse, louant la femme et l'élevant au ciel tout en abaissant ta valeur et en t'attribuant tous les défauts et toutes les bassesses.
- BLÉPYRUS : Qu'a-t-il dit ?
- CHRÉMÈS : Premièrement, il a dit que tu es un coquin.
- BLÉPYRUS : Et toi ?
- CHRÉMÈS : Attends que je finisse de parler. Puis il a dit que tu es un voleur.
- BLÉPYRUS : Moi seul ?
- CHRÉMÈS : Puis il a continué en disant que, par Zeus, tu es un égoïste, ta conscience est morte et tu as perdu l'honneur.
- BLÉPYRUS : Moi personnellement ?
- CHRÉMÈS : Toi et tous les autres hommes qui te ressemblent.
- BLÉPYRUS : Et tu es sans doute parmi eux.
- CHRÉMÈS : Sans doute.
- BLÉPYRUS : Et cet orateur qu'a-t-il dit encore ?
- CHRÉMÈS : Ben, il a dit que la femme est un être rempli de sagesse et de vigilance, que c'est elle qui amasse et qui pense toujours au lendemain, qu'elle sacrifie son repos pour le bonheur de sa maison, tandis que toi...
- BLÉPYRUS : Et toi aussi.

- CHRÉMÈS Oui, moi, toi et tous les hommes, nous ne pensons qu'à nous mêmes, nous ne connaissons que la prodigalité, nous dépensons nos biens dans des choses qui ne rapportent rien et nous faisons régner l'anarchie dans cette grande maison...
- BLÉPYRUS : Oui, au nom des Dieux ! Il faut reconnaître que l'orateur ne s'est pas beaucoup trompé sur ce point.
- CHRÉMÈS : Il a dit encore que les femmes étaient fidèles et franches. Elles se prêtent entre elles les habits, les bijoux, les coupes et l'argent sans prendre des témoins et malgré cela elles tiennent leur parole et restituent ces emprunts sans tarder. Tandis que les hommes ne se font des prêts que publiquement et ils ne font d'affaires qu'avec des actes écrits et des effets scellés. En dépit de ces précautions la plupart du temps ils n'ont aucune conscience. Vous ne trouvez chez eux que délai, retard et perfidie...
- BLÉPYRUS : Eh, oui ! au nom des Dieux ! tout cela est bien juste !
- CHRÉMÈS : Et puis il a dit que, par nature, la femme aimait la liberté et c'est pour cela qu'elle ne complotait pas pour détruire la république. L'orateur continuait ainsi son discours mettant du côté de la femme toutes les vertus que le ciel a créées.
- BLÉPYRUS : Et après ?

- CHRÉMÈS : Et après ? Qui sait ? Il est probable qu'on décidera de mettre le pouvoir entre les mains des femmes.
- BLÉPYRUS : Comme c'est étonnant !
- CHRÉMÈS : Pourquoi s'étonner ? Je crois que le peuple est content car jamais il n'est arrivé à Athènes pareil événement.
- BLÉPYRUS : (*Réfléchissant*) Donc on va confier aux femmes de décider ce que nous, hommes, nous avons à faire ?
- CHRÉMÈS : C'est cela même !
- BLÉPYRUS : Moi juge, je n'irai donc plus au tribunal, mais c'est ma femme qui me remplacera ?
- CHRÉMÈS : Et tu ne prendras plus soin, dès maintenant, de ta famille ni de tes parents. C'est ta femme qui s'en occupera à ta place !
- BLÉPYRUS : Je ne me fatiguerai ni ne peinerai plus toute la journée ?
- CHRÉMÈS : Non, par Zeus ! Ce sont les femmes qui prendront toutes les charges à ta place ! Quand à toi tu te blottiras dans un coin de la maison pour te reposer tranquillement sans endurer ni peine ni fatigue...
- BLÉPYRUS : Mais avec cela il y a quelque chose qui me fait peur et qui m'inquiète. Sais-tu ce que c'est ?
- CHRÉMÈS : Non, quoi donc ?
- BLÉPYRUS : Si les femmes reçoivent la direction des affaires, elles nous obligeront nous, pauvres hommes faibles de force...
- CHRÉMÈS : A quoi vont-elles nous obliger ?
- BLÉPYRUS : A leur faire la cour...

- CHRÉMÈS : Pas possible ! Et si nous n'en faisons rien ?
- BLÉPYRUS : Elles nous refuseront le boire et le manger !
- CHRÉMÈS : Mais faisons leur donc la cour, nous serons sûrs, au moins, de ne pas mourir de faim.
- BLÉPYRUS : Mais nous contraindre, employer la force dans des cas pareils, faire la cour par ordre de la loi et de la constitution est une chose horrible !
- CHRÉMÈS : Pour moi, et rien que pour cet ordre, je serai le premier à obéir à la loi, à exécuter l'arrêt du gouvernement et à respecter l'âme de la constitution.
- (Des cris se font entendre au loin)*
- BLÉPYRUS : *(S'efforce de bien entendre)* Entends-tu ? Entends-tu ? Quels sont ces cris ?
- CHRÉMÈS : Eh, je ne distingue par les paroles...
(Un homme apparaît en courant, derrière lui une foule qui crie)
- L'HOMME : *(Criant)* Peuple d'Athènes ! Peuple d'Athènes ! L'assemblée a décidé de donner le pouvoir aux femmes !

FIN DU PREMIER ACTE

TEWFIK EL HAKIM

traduit de l'arabe par N. Costandi

(à suivre)

Poèmes

Toi

Toi, qui m'emplit tellement,
Que j'ai peur d'exploser,
Comme ces ballons d'enfant
Qui les matins des dimanches
Vont rire dans l'azur ingénu....

Toi, qui me fait crier d'avoir pu boire,
Dans cette cathédrale
Qu'autour de nous avait bâti notre silence,
Ton âme de velours au ciboire de tes yeux....

Toi à cause de qui j'ai peur de sauter de joie
Me sachant si léger
Que je ne pourrais m'arrêter
Avant de devenir l'étoile qui dira ta beauté . . .

Toi toute entière, à cette messe solennelle
Où nous sommes à la fois
Fidèles, Dieux et prêtres,

Avec tes énormes yeux, tes yeux immenses

Deux Sonnets

I

*P*arqué chacun dans une cellule insensée,
Essayant en vain de fuir la clarté unique
De la bombe, là-haut, à la mèche allumée,
Et le bruit lent du grésillement fantastique..!

Les poings anxieux, le mur rendant un même son,
Le sommeil, les livres, les discours et les trilles,
Et puis le simoun qu'on voudrait dans sa prison,
Même la caresse échangée entre les grilles..?

Rien qu'épouvante du vertige hallucinant
Du feu sacrificiel qui hors d'atteinte danse,
Exorcismes naïfs aux rites éclatants,

Espoir tu en l'infinitésimale chance
D'une brèche fulgurante dans le mur de pierre,
Soi sauf lancé vers quelque illimitée lumière !

II

Aux bords anathèmes des océans mythiques,
M'agrippant aux crêtes de l'ultime rocher,
Sur ses coupants visqueux, inusité nocher,
J'ai méprisé l'assaut des marées exotiques.

Avec mon arc magique au bois vert consacré,
Le carquois plein de flèches aux pointes côneque
Inlassable j'ai visé les Soleils Sacrés
Dans le bruit de tam-tam des ressacs ironiques..!

Mais trop vite s'épuisent mes traits sacrilèges...,
Je nage à la côte contre les flots rétifs
Fabriquer des armes encor plus sortilèges....

Puis je rentre là-bas, à l'extrême récifs...
Qu'importe, qu'à l'équinoxe heurtant les rocs coupants
Je tange parmi les dards rapportés des vents !

JEAN SYTE

1937

LA LEÇON DES SIÈCLES

Deux hommes jouent aux dés, puis vident leurs verres : du vin pour celui-ci, pour l'autre de la bière blonde... "Que faisons-nous" ?

Ils se sont levés, et les voilà dans la rue gorgée de soleil.

"Allons voir ce temple que l'on reconstruit".

Ils s'en vont, devisant par la ville, vers le temple qu'a ruiné la guerre récente. De quoi parlent-ils ? Comme tout le monde : de cette guerre, de la menace d'un nouveau conflit, des affaires, ou de tel architecte, de tel sculpteur en renom... pour aboutir enfin à cet amas de pierres qui, après avoir longtemps exprimé l'espoir humain, puis s'être écroulé avec cet espoir sous les coups de la guerre, retrouve maintenant son ordre, et remonte dans le ciel. Ainsi se reconstruit un passé qui enracine l'homme dans son histoire, et revivent les témoignages de ceux qui reniaient l'éphémère...

Cette scène banale de la vie quotidienne aurait pu se dérouler voici quelques heures ou quelques semaines dans une ville quelconque de France, d'Angleterre, des Philippines, de Grèce ou de Norvège. Mais beaucoup auront peine à le croire — elle aurait aussi bien pu avoir pour théâtre la ville d'Ur, d'El Obeid, d'Uruk ou de Mohenjo-Daro, sous les premières

dynasties des rois sumériens ou babyloniens, il y a 5.000 ans : une bagatelle.

Grâce aux travaux patients et admirables de nombreux archéologues, comme Sir Leonard Wooley, King, Oppenheim, Falkenstein, Peake, Hrozny, Sir John Marshall et bien d'autres encore, ces époques reculées que nos pères croyaient légendaires font partie aujourd'hui des temps historiques ; certaines de ces civilisations ont été minutieusement étudiées au moyen des objets découverts dans les tombes : armes, bijoux, toiles, céramiques, outils, peintures, statues, et statuettes, ossements humains, restes d'animaux domestiques, terres cuites, inscriptions, stèles, etc... Les 40 dernières années, si importantes pour le progrès matériel de l'homme, nous ont aussi apporté des révélations sensationnelles sur la vie que menaient les hommes 3 ou 4.000 ans avant Jésus-Christ.

“Voici 30 ans à peine — écrivait en 1937 Marcel Brion — nous ne possédions sur la Mésopotamie que des connaissances extrêmement superficielles. Nous parlions des Babyloniens et des Chaldéens aussi confusément que les Anciens, préoccupés de la seule Sémiramis, parlaient de Ninive et de la Tour de Babel. Ces dernières années, de nombreuses fouilles ont été entreprises, des sites ignorés ont été livrés à la pelle et à la pioche, et surtout, des sondages en profondeur ont permis de découvrir, sous les ruines déjà connues, d'autres ruines, puis d'autres encore, si bien que cette descente dans le temps à travers des couches hétéroclites d'ustensiles domestiques, de statues, de décombres de temples et de palais, équivaut en quelque sorte à un voyage parmi les civilisations”.

C'est ainsi qu'en perfectionnant les procédés d'excavation, en faisant de l'archéologie, pourtant si récente, une science et une technique extrêmement affinées, en étudiant les caractéristiques des squelettes

et des statues, en interprétant les documents cryptographiques et hiéroglyphiques on a ramené à la lumière du jour les civilisations akkadienne, sumérienne, babylonienne, proto-indienne, égyptienne, palestinienne et crétoise. Leurs codes nous sont connus ; leurs outils et les descriptions de leurs cérémonies nous révèlent leurs coutumes. Nous savons aujourd'hui — des documents authentiques l'attestent — qu'il y a 6.000 ans le patrimoine humain était loin d'être aussi pauvre que nous le pensions.

Les "Tells" ou monticules que les caravanes apercevaient en traversant les terres qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate ou du côté de l'Indus, avaient jalousement gardé leur secret. Nous n'imaginions pas que ces éminences s'étaient formées sur les ruines accumulées de villes impériales, périodiquement détruites par les siècles, par la guerre ou par des catastrophes analogues au déluge universel dont parle la Bible.

Mais voici qu'un jour, récompensant les efforts magnifiques de l'expédition anglo-américaine, Ur, la ville natale du patriarche Abraham, livre les prodigieux trésors des sépultures royales de la IIe. Dynastie ; et les découvertes extraordinaires se succèdent : Mohenjo-Daro, frises d'El-Obeid, stèles d'Ur-Namu, jusqu'à ce qu'apparaisse à nos yeux, dans sa réalité la plus objective, toute la vie d'il y a 50 siècles, avec ses fastes, ses luttes, ses problèmes, ses croyances et ses sacrifices.

Nos lointains ancêtres connaissaient déjà l'écriture ; ils aimaient la musique et savaient tirer des sons harmonieux de la harpe et de la flûte ; ils sculptaient de magnifiques statues, façonnaient de gracieux récipients en or, en argent, en cuivre ou en céramique finement décorée, peignaient des fresques, exécutaient, avec les bois précieux et la nacre, des

travaux de marqueterie, fabriquaient des émaux ; leurs femmes se paraient de bijoux et de peignes, se fardaient, portaient d'artistiques coiffures ; ils canalisèrent les eaux ; ils avaient domestiqué le bœuf et le cheval qu'ils utilisaient comme animaux de trait, — car ils connaissaient la roue — mais ils savaient aussi atteler le bœuf à la charrue et pratiquer l'équitation ; ils croyaient à une âme distincte du corps et, tout comme nous, savouraient le jus fermenté de la treille.

Tel de nos contemporains qui perd son temps à jouer aux dés quelques verres, devant un comptoir ou autour d'une table de café, et s'estime en cela "très XXe siècle", serait assurément surpris et peiné d'apprendre que, voici plus de 4.500 ans, les hommes perdaient déjà leur temps dans un cadre analogue. Pourtant, rien n'est plus vrai. Le jeu de dés servait déjà de passe-temps voici 45 siècles ; les inventaires des temples, récemment déchiffrés montrent qu'alors comme aujourd'hui la bière se fabriquait par un procédé de fermentation aqueuse du malt, c'est-à-dire, de l'orge en germination. A cette époque tout comme dans notre siècle de vertigineux progrès techniques, l'homme pouvait jouer aux dés un verre de bon vin ou un pot de bière fraîche. Un refrain populaire nous dit que ce qu'il y a de meilleur dans les dés c'est qu'on peut ne pas y jouer ; il ne semble pas que nous ayons profité de cette leçon, ni d'autres d'ailleurs, car peu nous chaut que l'abus de la bière soit un danger pour le foie. L'expérience le prouve : l'homme est un animal à habitudes et, chez lui, l'habitude devient une seconde nature difficile à modifier. Certaines de ces habitudes sont bonnes, d'autres lamentables, mais il en est une qui est essentielle : la curiosité, la soif d'apprendre qui est, avec l'expérience, à l'origine de tout progrès scientifique. C'est pourquoi il

importe de connaître les origines et l'évolution de la civilisation : et c'est pourquoi les savants actuels, archéologues en tête, veulent empêcher que les trésors incalculables qui sont encore cachés soient pillés ou détériorés par des gens qui, tout zélés et bien intentionnés qu'ils puissent être, manqueraient de compétence.

La découverte d'une simple brique en terre cuite portant une inscription peut présenter autant et plus d'importance que celle d'un précieux et merveilleux bijou. Il existe, dans la région de Bagdad, un site archéologique appelé Tell Asmar que tous les archéologues connaissent et étudient aujourd'hui. Il doit sa renommée au simple fait qu'en commençant les fouilles on y a découvert une brique portant cette inscription: "Ibiq-Adad, Roi-Puissant, artisan de la grandeur d'Echnunna, Pasteur du Peuple à tête noire, Bien-Aimé de Tishpak, Fils d'Ibalpel". Ce fragment d'argile, insignifiant en apparence, permet de retrouver immédiatement le nom de la ville où étaient pratiquées les fouilles : Eshnunna, ainsi que ceux du Roi Ibiq-Adad, de son père Ibalpel, du Dieu Tishpak auquel était dédié le temple, et d'identifier le peuple à tête noire, expression parfois employée pour désigner les Sumériens.

Les travaux scientifiques d'excavation présentent de grandes difficultés. En outre, le sentiment national s'oppose à ce que les objets mis à jour quittent le pays, ce qui limite et diminue nécessairement la valeur éducative des découvertes, et les musées locaux sont parfois de simples magasins où la poussière s'accumule sur des pièces retrouvées et préservées au prix d'une patience infinie et de multiples soins et que seuls quelques touristes excentriques visitent quelquefois. A cela s'ajoute le risque constant qu'un site archéologique

soit découvert par des gens qui n'ont d'autre souci que de tirer profit de leurs trouvailles et qui, n'accordant de valeur qu'aux bijoux et objets artistiques bien conservés, pillent des terrains d'une valeur inestimable sans noter la position des objets, sans faire un croquis, s'emparent des pièces qui les intéressent sans savoir que, faute des précautions indispensables, la plupart d'entre elles tomberont en poussière sur le champ, commettent enfin, par ignorance, toutes sortes de déprédations.

C'est là un problème culturel de la plus haute importance. Voilà déjà plusieurs années, un écrivain demandait à l'Institut de Coopération intellectuelle d'intervenir en la matière. De fait, l'Institut prit certaines dispositions, mais, comme tant d'autres initiatives culturelles, celle-ci fut interrompue par la guerre peu après que se fut réunie au Caire une Conférence chargée d'étudier un avant-projet concernant "L'accès aux sites archéologiques".

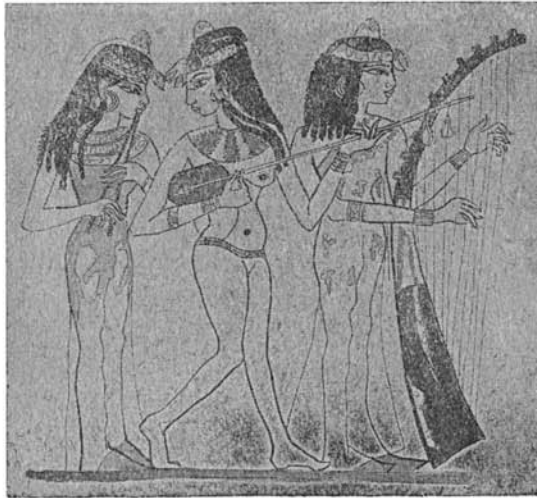
L'organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture a connu et repris ce projet ; son Directeur général, M. Torres Bodet, invitait récemment les États Membres à examiner la possibilité de constituer un Comité d'Experts pour élaborer le projet d'un accord de principe en vue d'une collaboration internationale dans ce domaine. Ce Comité aurait pour mission de mettre au point des méthodes qui permettraient de répandre la connaissance de l'histoire de la civilisation tout en sauvegardant les légitimes intérêts des pays intéressés. A l'Unesco, en liaison et en collaboration avec la Division des Musées, la Division de la Philosophie et des Civilisations s'intéresse à la question et examine la possibilité de grouper les plus éminents orientalistes du monde en une association qui serait rattachée, si elle le juge utile, au Conseil international de la Philosophie.

Il existe un autre avant-projet : des fouilles pourraient être entreprises à Istamboul, dans une partie de la ville qui fut détruite par un incendie et reconstruite sur l'emplacement de l'ancien quartier impérial byzantin. Il y a tout lieu de croire que ces fouilles éclaireraient pour nous d'un jour nouveau la vie de l'antique Byzance. Il est également question d'organiser, à proximité du Sérail, un grand parc archéologique où seraient groupés les objets provenant des fouilles effectuées tant à cet endroit que dans l'Église Sainte-Sophie.

Les dimensions des crânes et les proportions des statues montrent que, du point de vue biologique et anthropologique, l'homme n'a pas vieilli depuis le quatrième millénaire avant notre ère ; en revanche, l'expérience l'a mûri. L'ignorance et la méfiance mutuelles ont toujours été à l'origine des guerres. Peut-être trouverons-nous la paix que nous souhaitons tous sans parvenir à l'édifier, lorsque nous saurons comment et pourquoi les civilisations florissantes, qui se sont en quelque sorte superposées l'une à l'autre dans l'espace et dans le temps, et qui toutes avaient la volonté de durer, ont été ensevelies pendant des millénaires dans le secret de quelques tombeaux et de quelques villes que le sable recouvrait dès que leurs habitants se voyaient contraints de les abandonner. L'observation et la photogrammétrie aériennes, qui comptent parmi les meilleurs auxiliaires de l'archéologie moderne, nous ont permis de découvrir, sous le sable, les tracés des villes remontant à la plus haute antiquité. Si donc, en s'élevant tant soit peu au-dessus de la surface du globe, les yeux de l'homme et les lentilles des appareils photographiques ont pu ajouter de nouvelles pages à une histoire qui semblait obscurcie par les siècles, peut-être, en s'élevant au-dessus de son isolement, l'homme pourra-t-il retrou-

ver bientôt le profond sillon de la concorde humaine sous la poussière trompeuse de quelques nationalismes que la vie même se charge de dénoncer comme anachroniques à une époque où le tour du monde se fait en quelques heures.

Prof. JOSÉ DE BENITO
(*Unesco.*)



DISCOURS SUR L'HISTOIRE HELLÉNISTIQUE

N.D.L.R. Nous pensions inclure ce texte de Pierre Jouquet dans le numéro spécial de Mai dédié à sa mémoire. Malheureusement la place nous a fait défaut et force nous a été de le renvoyer à ce mois. Nos lecteurs seront heureux de le lire ou de le relire.

LES historiens contemporains ont pris l'habitude d'appliquer l'épithète hellénistique à la période limitée par deux événements pathétiques : la mort d'Alexandre le Grand (13 juin 323) et la mort de Cléopâtre VII (1er. août 30 av. J.-C.). Ainsi distinguent-ils l'hellénisme conquérant de l'Orient, et transformé à son contact, du pur hellénisme classique, celui des Ve. et IVe. siècles avant notre ère, et ils le distinguent également de l'hellénisme incorporé dans l'empire romain.

Peut-être est-il inutile de vous en dire plus long pour vous marquer l'importance de cette période. Vous évoquez immédiatement la civilisation grecque répandue non seulement dans le bassin de la Méditerranée mais encore sur toute l'Asie antérieure, l'empire romain et l'empire byzantin héritiers de ses trésors, une première unification de l'Orient qui prépare l'expansion de la pensée hellénique, dont nous

vivons encore, et des grandes religions orientales avec elles, du judaïsme et surtout du christianisme, qui domine toute notre civilisation occidentale. Et ces considérations qui vous sont familières nous suggèrent l'idée que la coupure chronologique est plus nette entre l'hellénisme classique et l'hellénisme nouveau qu'entre celui-ci et son héritier, l'hellénisme romain, qui, non seulement lui succède, mais plus exactement le continue.

Peut-être au moment où Alexandre expirait à Babylone, tous les contemporains ne s'aperçurent-ils pas très nettement que l'étonnante aventure avait fait naître un monde nouveau. Bien que la conquête de l'Asie ait comporté une part d'exploration ce n'est pas, en effet, un continent totalement inconnu qui se révélait aux habitants du monde égéen ; cependant le théâtre de leur existence quotidienne était prodigieusement agrandi, des peuples nombreux et divers ignorés jusqu'alors, ou tout au moins en relations très indirectes avec eux, entraient maintenant dans le champ de leurs regards ; en même temps que les produits venus de l'extrémité de l'Orient, des conceptions nouvelles envahissaient le bassin méditerranéen, qui restait pourtant, et même s'affirmait plus que jamais, tant pour la culture intellectuelle que pour l'économie et la politique, le véritable foyer du monde.

Essayons pour caractériser ce chapitre de notre histoire d'énumérer les nouveautés qu'il apporte. Les plus manifestes nous apparaissent dans l'ordre des créations politiques. On a dit que la conquête d'Alexandre avait mis fin au régime de la cité. Ce n'est heureusement pas exact. Nous déplorerions cette perte prématurée. Elle nous aurait peut-être privés d'une conception essentielle aux sociétés libres : celle du citoyen qui règle lui-même les affaires de sa

Ville et demeure soumis aux lois de l'État. Nous verrons au contraire que les institutions de la cité ont été l'un des ferments les plus actifs dans la civilisation de ce temps, dont l'effort capital fut l'hellénisation du monde. Mais il est bien vrai que les grandes puissances qui s'élèvent sur les ruines de l'empire sont alors presque toutes, à partir de 306, des royaumes. Quelques-unes des dynasties qui les gouvernent sont purement orientales — Bithynie, Pont, Cappadoce ; mais les plus importantes — Lagides en Egypte, Séleucides et Attalides en Asie (et bien entendu Antigonides en Macédoine, mais la Macédoine est à part) — sont macédoniennes. Ces dynasties macédoniennes qui régissent des États orientaux et les imprègnent de civilisation grecque, ce sont proprement les monarchies hellénistiques ; et si nous parvenions à les définir nous comprendrions l'importance qu'elles eurent, non seulement pour leur temps, mais encore pour l'avenir.

L'État qu'avait conçu Alexandre était "un empire universel, composé de peuples disparates, gouverné par un souverain inspiré d'une conception tout à fait nouvelle du monde et de l'humanité ainsi que par le sentiment de sa propre divinité, et qui cherche à harmoniser les parties diverses du monde sur lequel il règne par une politique de fusion des peuples, dont les plus nobles — grâce aux institutions de la cité — seront poussés au niveau le plus élevé de la civilisation hellénique". Nous verrons ce que les souverains que nous venons de nommer auront retenu du large humanisme d'Alexandre et de sa politique de fusion des peuples ; mais leur monarchie est restée une monarchie absolue de droit divin, seul moyen d'unir dans un même État les peuples divers sur lesquels elle règne, et de les accorder sous la suprématie unanimement reconnue de la civilisation hellénique.

A la notion complexe de cette monarchie, la Macédoine, la Grèce et l'Orient ont contribué.

L'Orient n'a guère imaginé de maître qui ne fût un personnage sacré. A Babylone le souverain reçoit l'investiture de Mardouk dont il devient comme le vicaire. A Persépolis ou Ecbatane, il règne par la grâce d'Ahoura Mazda, dont la gloire, le *Hvareno*, l'enveloppe ; à Memphis et à Thèbes le Pharaon, fils de Râ, est un dieu. Séleucides et Lagides ne pouvaient qu'accepter cette consécration ou cette apothéose traditionnelles, s'ils voulaient obtenir l'assentiment de leurs peuples orientaux. La situation des Attalides à l'égard de leurs sujets asiatiques est moins claire. Quant aux rois de Macédoine qui n'ont rien à faire avec les Orientaux, ils sont placés dans des conditions bien différentes: ce sont les seuls souverains vraiment nationaux, et leur nation rude et fière n'a jamais consenti à les traiter comme des dieux, mais de la Macédoine dont il se sont toujours proclamés les fils, Lagides, Séleucides et Attalides gardèrent longtemps le caractère militaire de la monarchie macédonienne. Ils restent les chefs d'une armée, dont l'élite macédonienne joue dans l'État un rôle qu'il n'est pas très facile de définir, mais qui se révèle au moment de l'avènement du souverain, surtout s'il est mineur et doit être mis en tutelle.

Et aux Grecs maintenant répandus dans tout l'Orient, la monarchie apparaîtra-t-elle moins sacrée qu'aux Orientaux, et ne cherchera-t-on pas pour la légitimer autre chose que le fait brutal de sa puissance ? Alexandre avait donné l'exemple quand en 324 il avait demandé aux cités grecques de le mettre au nombre de leurs dieux. Bien des fois on a exposé, et je ne recommencerai pas, l'enchaînement d'idées qui porte l'esprit grec à diviniser tout naturellement

les mortels, surtout ceux qui s'étaient acquis quelque gloire soit après leur mort alors, — comme le dit une lettre trouvée en Egypte, — qu'ils étaient allés rejoindre les dieux, soit même de leur vivant, comme il était déjà arrivé à Lysandre. Il y eut donc bientôt un culte grec des rois officiel et reconnu. Dans Alexandrie il était probablement célébré autour du *Sêma* par un prêtre éponyme d'Alexandre, qui avait été le premier dieu de l'État égyptien, et auquel les rois furent peu à peu associés, à partir de Ptolémée II. Les inscriptions nous montrent que le culte royal était également organisé dès la seconde génération chez les Séleucides ; les Attalides, dont nous connaissons mal les liens religieux les unissant à leurs sujets orientaux, étaient certainement l'objet d'un culte hellénique à Pergame et dans les autres cités de leurs royaumes.

M.W.W. Tarn insiste sur le caractère politique de cette religion d'État. Ce serait, je crois, méconnaître l'esprit antique et celui de nos races méditerranéennes, de nier qu'elle ne s'accompagnât chez ces peuples polythéistes — et pour lesquels les dieux étaient si proches des hommes — d'un sincère sentiment religieux.

Or, l'importance persistante de cette conception de la monarchie de droit divin apparaîtra manifestement si l'on se reporte au temps de l'Empire romain. César, a-t-on dit, avait hésité entre la dictature à la romaine et la monarchie à la manière d'Alexandrie et d'Antioche, et Shakespeare a rendu inoubliable la scène des Lupercales (le 15 février 44), quand, maître du monde, il se sentit pourtant contraint par l'intransigeante fierté républicaine de refuser le bandeau royal qu'Antoine lui tendait. Après César, il y eut des empereurs comme Caligula, qui s'orientaient aussi vers une monarchie du même genre.

Auguste, plus romain, avait conservé au pouvoir impérial les traits d'une magistrature. Mais on sait pourtant l'importance que prit de son temps le culte de Rome et de l'empereur, né justement dans des villes qui avaient appartenu à des royaumes hellénistiques. Le bas empire, adopte une idées plus orientale de l'empire, particulièrement à l'époque des Illyriens et, par Rome le droit divin des souverains, en se christianisant, est passé à Byzance et sans doute jusqu'à nous.

Mais ces monarchies avaient affaire à des cités, dont beaucoup — toutes celles de la Grèce propre — étaient en dehors de leur domaine. On eût bien étonné ces petites républiques en leur disant qu'elles étaient essentiellement différentes de celles des ive et du ve siècles, et elles ne l'étaient pas en réalité. Si l'atmosphère politique était autre, elles avaient pourtant les mêmes prétentions qu'autrefois à la liberté, qui sera si souvent proclamée pour mieux les précipiter dans la servitude — la liberté, c'est-à-dire une autonomie qui entraînait même le droit de se combattre entre elles. Pour défendre cette liberté, elles tentent de profiter de la rivalité des grands États, concluent des alliances avec les rois, presque toujours afin de soutenir la lutte contre celui de la Macédoine qu'elles avaient des raisons de redouter — lutte funeste à l'un comme aux autres. Elle commence au lendemain de la mort d'Alexandre et devait mettre le sceau sur le destin de la Grèce à jamais incapable de réaliser son unité. On voit bien que l'esprit qui suscitait ces guerres n'était plus tout à fait le même que celui qui animait les Périclès ou même les Démosthène. Si les ambitions n'étaient pas mortes, un impérialisme comme celui d'Athènes et de Sparte aux siècles précédents était une chimère, et les cités ne pouvaient guère étendre leur action au delà de la

Grèce sans se heurter aux puissantes monarchies qui se disputaient l'hégémonie de la mer. Leurs querelles intérieures mêmes avaient pris une autre couleur. Les notions de démocratie et d'oligarchie s'étaient altérées au point de devenir méconnaissables. Cependant l'âpre conflit s'aggravait entre les riches et les pauvres, mais ceux-ci ne désiraient le pouvoir que pour obtenir l'abolition des dettes. Nous sommes loin du fier programme patriotique de Démosthène. Sparte, contrainte dans l'armature de son régime périmé est, vers la fin du III^e siècle, en proie à des révolutions sociales de caractère original comme tout ce qui arrivait dans cette étrange cité ; elles atteignirent leur plus grande violence sous Agis et Cléomène, que Plutarque a rendus célèbres. Mais ces mouvements, qui risquaient de s'étendre à la Grèce entière, terrifiaient les possédants des autres cités et particulièrement ceux de la ligue achéenne qui, démentant tout son passé, tout le passé de la nation tout entière, remettait par son alliance avec Antigone Doson (229-220) les républiques grecques sous le joug macédonien, que même le grand Antigone Gonatas (275-239) n'avait pu leur imposer. La Grèce se débat alors dans des efforts sanglants et désespérés contre Philippe V, successeur d'Antigone Doson. Ils n'aboutissent qu'à le paralyser et, finalement, à livrer la Macédoine et bientôt la Grèce elle-même aux Romains.

Et pourtant, au milieu de ces luttes ardentes, la Grèce donne la preuve de son imagination politique en créant des formes nouvelles d'État. Après sa victoire de Chéronée (338), Philippe II avait imposé aux Hellènes la fameuse ligue de Corinthe. Il avait réussi à grouper ainsi presque toutes les cités de la Grèce. C'était une fédération dont l'organe central était constitué par une assemblée, où chaque cité

membre envoyait un ou plusieurs députés selon l'importance de sa population. Philippe en était personnellement le président et c'est lui qui commandait l'armée fédérale. A cette hégémonie la nation macédonienne n'avait aucune part. Conduite ainsi par un souverain puissant la Grèce aurait pu cimenter son union dans les entreprises communes, mais, aveuglée par ses traditions, elle n'a jamais accepté l'hégémonie macédonienne qu'à contre-cœur. A la mort d'Alexandre la ligue n'était plus qu'une ombre. Au cours des guerres qui ont divisé la première génération des grands chefs qui s'étaient partagé les satrapies de l'empire, on avait vu des essais de la faire revivre. Ptolémée l'avait ressuscitée pour un temps en 307, et en 304 Démétrius Poliorcète avait repris le même projet ; mais l'idée qui les inspirait l'un et l'autre n'avait rien de commun avec la pensée de Philippe. Il s'agissait seulement pour eux de faire pièce au maître de la Macédoine, qui était alors Cassandre, et la ligue se dissipait quand étaient passées les éphémères circonstances qui l'avaient rappelée à la vie. Philippe était peut-être mort trop tôt, et ceux qui lui ont succédé sur le trône de Macédoine n'étaient pas des Philippes. Et après tout, sommes-nous sûrs que l'intelligence politique de Philippe II lui-même aurait suffi pour venir à bout de l'irréductible particularisme des cités grecques et créer dans la concorde ce grand État hellénique capable de défendre son indépendance contre la puissance de Rome ? Il y eût fallu de part et d'autre un don presque surnaturel de renouvellement et l'oubli d'invincibles passions et d'un lourd passé. On concevrait plus aisément une telle puissance d'enthousiasme dans l'âme héroïque du grand Alexandre, mais si hellène que son éducation l'eût fait, les conceptions d'Alexandre, sous l'influence des traditions royales de sa race et de ses expériences

asiatiques, le portaient vers un empire universel, qui devait n'être jamais réalisé.

Il n'est pourtant pas impossible que la ligue de Corinthe ait contribué à révéler aux Grecs les services que le fédéralisme pouvait rendre à la faiblesse de la cité. Les ligues se multiplièrent et surtout se confirmèrent. Les plus agissantes et les plus célèbres sont la ligue étolienne et la ligue achéenne. Ne nous attardons pas à décrire leurs institutions fédérales : leur assemblée générale de Thermium pour l'Étolie et d'Aigion pour les Achéens, leur conseil plus restreint pour expédier les affaires courantes, leur comité pour assister le président annuel de l'assemblée, et qui était en même temps le chef de l'armée, — comité des dix démiurges chez les Achéens, Apoclètes en Étolie, — et enfin le référendum organisé dans l'Assemblée de tous les peuples. Il y avait eu d'autres fédérations en Grèce au ive et au ve siècles, mais ce qui est le plus intéressant pour nous, c'est l'importance que prend alors la vieille notion de sympolitie dans ces nouvelles ligues. La sympolitie est définie par Glotz dans son livre sur la cité antique. Il y a sympolitie quand plusieurs cités adoptent la même constitution et se groupent en un État qui les englobe toutes en leur prenant une part plus ou moins grande d'autonomie. La condition essentielle de la sympolitie est un droit de cité commun à toutes les villes, et qui peut s'exercer dans toutes les villes de l'alliance, droit qui peut appartenir à tous les citoyens des cités particulières. La brèche déjà ouverte au ive siècle dans le rempart que l'exclusivisme jaloux faisait aux cités, s'ouvre plus largement au IIIe siècle. L'isopolitie, c'est-à-dire le droit de cité accordé virtuellement aux citoyens d'une cité alliée trop éloignée pour entrer dans la ligue, est peut-être une notion encore plus significative. Nous allons le voir en don-

nant notre attention non plus aux cités libres de la Grèce, mais à celles qui vivaient au sein des nouvelles monarchies.

Elles nous intéressent davantage parce que c'est par elles que l'hellénisme a été porté jusqu'aux confins de l'Asie. Comme il était bien difficile que l'hellénisme se détachât du cadre de la cité et qu'on ne conçoit guère un Grec qui ne soit pas citoyen, les cités seules pouvaient être de véritables foyers d'hellénisme, et c'est en multipliant les cités que les souverains vont répandre cette civilisation hellénique, base et justification de leur pouvoir.

Nous touchons ici à l'un des problèmes les plus graves de l'époque. Comment concilier l'autonomie de la cité avec la souveraineté des rois ? Le cardinal de Retz disait : "Les droits des peuples et celui des rois ne s'accordent jamais mieux que dans le silence." Ajoutons que ce silence ne peut pas être perpétuellement gardé. Il est clair que l'autonomie devait subir quelque atteinte et que la Cité allait tendre au municipale. Mais dans cette tendance à la municipalisation de la cité il y aura d'infinies nuances, et c'est pourquoi parmi les érudits qui ont étudié cette période, et qui ont tenté une définition du lien juridique qui liait la monarchie à la cité, les uns se sont prononcés pour la fédération, les autres pour un régime comparable au protectorat. M. Tarn dit justement : "C'est un état de choses qui ne peut être résumé par une phrase même souple." Je n'essaierai pas de faire cette phrase souple. Notons que ceux qui parlent de fédération s'inspirent du terme de *symmachie* employé par les maîtres macédoniens de l'Asie, Antigone le Borgne d'abord, les Séleucides ensuite : "les cités qui sont dans mon alliance, dans la *symmachie*", disent certaines lettres royales, que nous ont conservées des inscriptions. Les autres pensent

surtout aux trois cités grecques d'Égypte : Alexandrie, Naucratis, Ptolémaïs et aux cités de l'Empire ptolémaïque. Trois cités, c'est bien peu en comparaison des nombreuses vieilles cités d'Asie mineure et des nouvelles dont les Séleucides ont couvert la Syrie, la Mésopotamie, l'Iran, etc. Et c'est peut-être pour cette raison que M. Tarn reproche aux Ptolémées d'avoir fait très peu pour l'Hellénisme, sauf le Musée et la Bibliothèque. Le Musée et la Bibliothèque ! c'est bien quelque chose, et peut-être trouverait on des raisons à la conduite des Ptolémées. Mais il est certain que Ptolémées et Attalides ont été beaucoup moins libéraux que les Séleucides. C'est à ces grands souverains : Séleucus I, les trois premiers Antiochus et aussi Antiochus IV Epiphane que doit aller notre admiration et notre reconnaissance ; c'est eux qui sont les véritables successeurs d'Alexandre, parce qu'entre autres mérites, ils eurent celui de défendre la civilisation de la Cité et que c'est dans les foyers de cette civilisation qu'ils cherchaient l'assentiment des cœurs, sans lequel ils n'eussent été que des souverains étrangers imposant leur pouvoir par la force brutale. Et ces cités qui, généralement vivaient en paix entre elles, laissaient tomber toutes les barrières, s'associant pour des œuvres communes, multipliant les proxènes, c'est-à-dire les représentants des citoyens des autres villes, de passage ou domiciliés, répandant l'isopolitie, accordant fréquemment le droit de cité, non plus réservé à leurs originaires, mais donné à tous ceux qui avaient rendu des services ou simplement illustré le nom hellène. Le civisme, le dévouement à la cité s'expriment dans des centaines de textes épigraphiques. Dans les conflits de ville à ville on a recours à l'arbitrage d'une autre ville ou d'un souverain. La paix et la concorde cherchent à s'organiser !

Ainsi se développe un internationalisme humain. L'humanisme de l'époque hellénistique ne dépasse peut-être pas celui d'Alexandre, si bien mis en lumière par Georges Radet. M. Tarn nous a montré que l'idée de parenté de tous les hommes, que les Grecs du ive siècle avaient à peine conçue, s'affirme après la conquête d'Alexandre, renforcée par l'idée du monde habité, l'oïkouménè, c'est-à-dire notre "univers". Le stoïcisme qui naît au IIIe siècle lui donne toute sa valeur ; elle s'exprime dans les institutions, elle se révèle aussi dans la vie sociale, par exemple dans la situation faite aux femmes sorties enfin du gynécée, dans les mœurs qui sont plus douces, mais qui restent pourtant assez dures, dans l'art, dans la littérature que nous n'avons pas malheureusement le temps de feuilleter. Nous ne sommes pas encore à la véritable fraternité des hommes. Y sommes-nous aujourd'hui pratiquement arrivés ? Mais elle naissait dans une élite philosophique ou religieuse — chez les Juifs notamment, avant d'être divinement confirmée par le Christianisme qui fera dire tous les jours à tous les hommes : "Notre Père qui êtes aux cieux".

L'internationalisme développe l'individualisme, entendu comme le goût et le respect de l'originalité personnelle. Cet individualisme encore si menacé aujourd'hui, et qui est pourtant la condition essentielle de notre civilisation ! Certes le régime d'ardente activité qui est celui des cités libres avait développé tous les talents individuels, mais depuis que les entraves de la cité contraignaient moins étroitement l'activité des hommes, la liberté morale et intellectuelle s'était accrue. Plus que jamais il était facile de chercher à l'étranger, souvent à l'abri de la protection des princes, cette aisance de la pensée que les attaches locales peuvent compromettre. Et nous voyons se

multiplier des caractères qui existaient déjà, bien opposés l'un à l'autre : celui du sage et celui de l'aventurier. Le ive siècle avait connu le *condottiere*. A vrai dire le monde hellénique n'a jamais manqué d'aventuriers ; nous les retrouverons avec des traits fâcheux ; tel ce Dicéarque, manière de pirate que Philippe V ne laissa pas d'employer pour piller les territoires ennemis, et qui vint peut-être mourir en Égypte en exploitant un domaine que les Ptolémées lui avaient concédé. Mais à côté de ces personnages scandaleux, voici le sage qui répand dans le public le trésor de ses méditations solitaires. Socrate, Platon, les Pythagoriciens en avaient déjà donné le modèle que n'oublie ni les Stoïciens, ni les Épicuriens. Ni l'école de Platon, ni celle d'Aristote n'étaient mortes. Si la philosophie d'Alexandrie inclinait plutôt vers un éclectisme plus érudit que vigoureux, on trouverait déjà chez certains penseurs du temps, le germe du néoplatonisme et du néopythagorisme dont plus tard, beaucoup plus tard, l'épanouissement transforme la vie spirituelle. Les sages deviennent des directeurs de conscience, ils élèvent les souverains dont les meilleurs prennent une claire conscience de leurs devoirs. Le péripatéticien Stratos de Lampsaque fut le précepteur de Philadelphie ; le stoïcien Sphairos, celui de Ptolémée IV Philopator ; Antigone Gonatas faisait profession de stoïcisme et nommait des stoïciens tyrans des villes grecques. Octave fera son entrée à Alexandrie ayant à ses côtés Aréios, son philosophe, et parmi les grandes personnalités internationales, il faut compter les savants qui se réuniront à Antioche, à Pergame, à Alexandrie dont c'est la gloire immortelle. Philosophes, savants et lettrés sont partout chez eux dans le monde et jamais ils ne l'ont tant parcouru, allant d'une ville à l'autre, d'une cour à l'autre ; ils sont souvent admis

dans le cercle des *amis* qui fournissent aux souverains les compagnons de leur vie quotidienne, les membres de leur conseil, les titulaires des hautes charges, les diplomates habilités pour les missions les plus délicates.

Mais cet hellénisme dont les rois étaient les patrons ne pénétrait pas dans un monde vide avant lui. Il rencontre, au contraire, d'antiques et vénérables civilisations qui lui avaient déjà beaucoup donné et devaient lui donner beaucoup encore. Alexandre avait senti la grandeur de l'Orient qui, par tant de traits, s'accordait à son propre génie. Il avait rêvé une fusion des peuples dans un empire, où Grecs et Iraniens eussent occupé le premier plan, mais il y avait beaucoup d'obstacles à la fusion profonde des peuples, celle qu'Alexandre avait conçue ; elle eût exigé une longue patience et une longue succession d'Alexandres. En outre dans l'empire morcelé, chaque royaume, né de sa ruine, se trouvait devant ses problèmes particuliers sans avoir pour les résoudre les ressources de l'Empire entier, et s'ils n'ont pas pleinement réussi, il serait puéril de montrer trop de sévérité à l'égard des hommes d'État aux prises avec les réalités et paralysés par des traditions ou des préjugés venus du passé, et dont il leur était impossible de se libérer. Il n'en est pas moins vrai que la période hellénistique reste toujours illuminée par cette pensée d'Isocrate : "Le nom de Grec n'est plus celui de la race mais celui de la culture, et on appelle Grecs plutôt ceux qui participent à notre civilisation que ceux qui ont la même origine que nous."

Les rois ont laissé aux Orientaux leurs croyances et leurs lois, et sous leur gouvernement, l'esprit de l'Orient n'est pas resté stérile, mais il avait bien fallu, pour faire vivre en paix des peuples souvent si divers, que les maîtres imposassent leur despotisme et qu'il

pût même s'exercer sur tous les détails de la vie publique grâce à une bureaucratie perfectionnée, dont l'origine est plus orientale que grecque, et qui pesait d'un poids d'autant plus lourd qu'elle ne s'appliquait pas seulement à l'administration, mais encore à l'économie. Cette contrainte est tout à fait manifeste dans l'État ptolémaïque, qui n'avait fait que préciser les institutions traditionnelles de l'Égypte en les mariant aux institutions de la cité, en sorte que l'éducation grecque répandue par tous les Grecs établis dans tout le pays l'a, dans une large mesure, hellénisé. L'administration des Séleucides, moins connue, était certainement beaucoup moins stricte, elle avait dû respecter l'autonomie des anciennes cités, les féodalités déjà existantes, l'autorité de certains dynastes, les droits consacrés des grands domaines, en particulier les grands domaines appartenant à des dieux, et qui formaient des enclaves théocratiques, ou tout au moins sacerdotales dans les États royaux. Le servage était souvent en vigueur dans ces régions. Mais les Séleucides, qui l'abolirent peu à peu sur les territoires de leur obédience directe, travaillèrent à l'abolir ailleurs, en attribuant le plus qu'ils purent des domaines aux territoires des cités sur lesquels, par une assimilation naturelle, les servitudes finissaient par disparaître. Ainsi la liberté naissait par les institutions de la cité. N'est-ce pas là une évolution tout à fait conforme à l'esprit hellénique et à celui d'Alexandre ? La prospérité des villes de Syrie et d'Asie mineure est sans doute en partie le fruit de cette conception généreuse. Sous ce réseau de villes grecques, qu'ils avaient répandues en Asie, les Séleucides n'étouffaient ni la vie ni la pensée orientale ; on peut le dire aussi, malgré leur autoritarisme plus accentué, des Attalides et des Lagides.

Quels ont donc été à cette époque les dons de l'Orient ? Ceux de l'Égypte furent d'une incomparable richesse. Sans doute on est obligé de constater qu'au magnifique mouvement qui porte alors et particulièrement dans Alexandrie, la science hellénique à son apogée, les Égyptiens ne prirent qu'une très faible part. Peut-être pourtant les observations accumulées dans leurs temples millénaires et certainement l'expérience de leurs arpenteurs ont-elles aidé les astronomes, les géomètres et les géographes. C'est une hypothèse toute naturelle, ce n'est pas un fait incontestablement attesté. L'héritage de l'Égypte est surtout religieux et moral. Il y a un humanisme égyptien qui s'exprime dans les plus vieux textes comme la *Confession négative*, dans des cultes comme celui d'Osiris, dans des œuvres classiques comme la *Sagesse d'Ani*, dans des inscriptions presque contemporaines de la période hellénistique comme celles du tombeau de Pétosiris. D'Égypte sont venues les grandes religions empreintes de cet humanisme : celle de Sérapis et d'Isis par exemple qui, revêtues d'un léger voile grec, ont conquis la Méditerranée tout entière.

La contribution scientifique de Babylone est plus importante que celle de Thèbes et de Memphis. Elle a livré au moins une part de ses admirables expériences, conservées et enrichies dans les écoles astronomiques de Chaldée, et les Grecs connaissaient Kidinnu de Sippar du I^{er} ou du III^e siècle ; il avait pressenti la précession des équinoxes et calculé l'année solaire à 7 minutes 16 secondes près. Le grand Hipparque, au II^e siècle, s'en est servi. Les savants grecs cherchaient leurs informations jusqu'aux confins de l'hellénisme, puisqu'un astronome indien est cité dans un calendrier de 110 avant J.-C.

L'Iran n'a peut-être pas eu la même influence.

Sans doute la révolte des Parthes l'a détaché trop tôt de l'empire des Séleucides. Mais il est dommage que la grande religion perse, le Zoroastrisme, ait été liée en Bactriane à un nationalisme hostile aux Grecs, et que les rois macédoniens aient des raisons de redouter. Ainsi ont-ils été empêchés d'incorporer le Zoroastrisme à leur Empire, ce que M. Tarn déplore justement.

Enfin il y a l'immense travail spirituel qui s'est accompli chez les Juifs, qui n'ont probablement pas été sans subir une certaine influence de la pensée religieuse iranienne. Comme il y eut un humanisme égyptien, il y eut un humanisme juif qui s'exprime surtout dans les livres Sapientiaux mais, dit l'hébraïsant A. Causse : "La Sagesse n'est pas précisément autochtone en Israël, elle est d'origine orientale : les scribes juifs se la sont assimilée et l'ont propagée avec ferveur." Dans ces origines orientales de la Sagesse juive, l'Égypte a une part considérable et "les ressemblances sont frappantes entre les écrits sapientiaux des Juifs et la littérature didactique des Égyptiens, ces ressemblances vont parfois jusqu'à l'imitation littérale". La juiverie alexandrine a largement contribué à ces rapprochements et à ces emprunts par l'immense production littéraire judéo-hellénique qui s'est développée chez elle depuis la traduction des Septante.

En Palestine, par suite d'événements bien connus, dont le principal est la persécution d'Antiochus IV Épiphane, les Juifs ont élaboré dans la douleur la transformation de leur messianisme terrestre, révolution religieuse d'où sortira le Christianisme. Antiochus IV s'est lourdement trompé ; il en a été châtié par les malédictions de la tradition juive et chrétienne ; mais il a l'excuse d'avoir été entraîné dans son erreur par les Juifs eux-mêmes. Tout un parti

juif, et qui se recrutait notamment dans les familles sacerdotales, le jeta dans l'illusion qu'Israël pouvait s'assimiler l'hellénisme. Il n'a pas compris qu'il y avait dans cette voie des bornes que le Juif le plus libéral ne pouvait pas dépasser. Le roc juif a fait échouer une politique hellénique qui ne manquait pas de grandeur.

“Jusqu'où serait arrivée cette belle civilisation hellénique, se demande avec admiration M.W.W. Tarn, sans l'intervention brutale de Rome ?” Mais l'intervention de Rome n'est pas l'unique cause du désastre. Il faut donner leur part, leur grande part des responsabilités, à l'Hellénisme lui-même et à la Réaction orientale.

Les Grecs se sont épuisés dans des luttes politiques et sociales à peu près stériles, nuisibles même parfois, parce que ces guerres incessantes ont amené l'anéantissement des élites. Non seulement ils ont manqué — et il faut bien le dire, non pas uniquement par leurs fautes, car les rois macédoniens ont été aussi coupables — la constitution d'un Etat qui aurait pu être puissant, mais encore la misère née de ces luttes fratricides s'est ajoutée aux pertes sur les champs de bataille et dans la révolution, à l'émigration constante vers des terres plus favorisées, au malthusianisme recommandé par certaines philosophies et non des moindres, pour provoquer dès le II^e siècle un abaissement catastrophique de la population, ce qui ne va jamais sans un affaiblissement des forces spirituelles des nations. Quant aux souverains des monarchies hellénistiques, dit l'historien allemand Julius Beloch — qui croit, à bon droit sans doute, que les Macédoniens étaient apparentés aux Grecs — “ils n'auraient pas été des Grecs s'ils n'avaient pas été divisés”.

La réaction orientale était inévitable et sans doute justifiée. Le dédain, ou tout au moins une certaine inintelligence de ce qui n'était pas Grec, et qui s'exprime dans certains États, surtout l'État ptolémaïque, par l'oppression qui pesait sur la masse des non-privilegiés, c'est-à-dire, en général, les populations indigènes, en Asie l'irréductible nationalisme de vingt peuples divers et qui se confirmait par certaines antipathies d'origine religieuse, devaient à la longue faire éclater le funeste conflit. En Égypte il prend la forme d'une guerre civile qui éclate avec violence à la fin du IIIe siècle, pour se poursuivre avec des alternatives de recrudescence et d'apaisement, et se terminer par le sac de Thèbes en 88 avant notre ère. En Asie ce sont des guerres nationales auxquelles aurait peut-être mis fin, s'il avait été donné à Antiochus III d'en achever la constitution, le grand empire fédéral qu'il avait essayé de fonder. Et pourtant, plus peut-être que par la force des armes l'hellénisme a été sauvé par ses tendances libérales. En appliquant à leur manière le principe d'Isocrate, les Ptolémées eux-mêmes avaient favorisé la formation d'une classe moyenne hellénisée, très ouverte aux Égyptiens qui, dans l'ensemble, ne pouvait que rester loyale à la dynastie, et sur laquelle les Romains sauront asseoir leur pouvoir. Les Séleucides ne devaient pas être d'un esprit plus exclusif, au contraire, mais ni les uns ni les autres n'ont su conquérir l'âme de l'irréductible Orient.

Celui-ci a d'ailleurs agi par son influence insinuante et continue. Tout ce qu'il a apporté à l'hellénisme n'était pas excellent, et ce serait une tâche délicate que d'analyser l'action lente sur l'esprit grec des superstitions et des mœurs orientales. La philosophie, la première, a été ébranlée. Parlant du IIe siècle avant J.-C. et du génial polygraphe qui leur

semble dominer la pensée de cette époque, certains critiques allemands écrivent : "Ce n'est plus le siècle d'Hipparque, mais celui de Posidonius", parce que moins strictement fidèle aux méthodes rationnelles, la spéculation de ce temps fait plus de place aux intuitions de l'âme et qu'elle admet l'inspiration, souvent très haute, mais quelquefois assez trouble, de certains mysticismes orientaux, qui finiront par s'accorder avec le mysticisme platonicien ou pythagoricien. Ce n'était pas certes là un danger sans compensations. Cette attitude de l'esprit qui s'accroît avec le temps nous vaudra des gains dont nous regretterions la perte. Mais elle a contribué au divorce dangereux de la philosophie et de la science et compromis l'édifice que le rationalisme du III^e siècle avait assis sur des bases solides et que le I^{er} siècle voit déjà s'affaïsser. Sous le règne de l'empereur Vespasien, Pline l'Ancien, dans un passage émouvant de l'introduction à son second livre, parlant de cette science alexandrine proclame : "Aux découvertes de ces hommes qui n'ont cherché d'autre prix à leurs travaux que la gloire d'avoir servi la postérité, nous sommes incapables de rien ajouter de nouveau, bien plus, nous ne comprenons qu'imparfaitement ce qu'ils ont eux-mêmes trouvé". Et cet épuisement du génie scientifique n'est peut-être pas une des causes les moins graves de la décadence du monde antique.

Il serait donc injuste d'attribuer à la politique romaine seule la catastrophe irrémédiable de l'hellénisme. Mais il est certain que du jour où les intérêts de Rome ont heurté dans l'Adriatique ceux de la Macédoine, du jour où Philippe V est devenu l'allié d'Hannibal, le danger apparaissait à ceux qui savaient voir, et l'on connaît les paroles prophétiques que Polybe met, à la date de 217, dans la bouche

d'Agélaos de Naupacte. Quand entraînés, selon Maurice Holleaux, par la crainte chimérique d'une alliance, qui eut bien été naturelle, entre les rois contre la grande république italienne, les paysans ignorants qui dominaient au Sénat eurent lancé leur pays dans les guerres de Macédoine, le jour plus funeste encore où par la victoire de Magnésie l'empire d'Antiochus III eut été définitivement affaibli, le sort de l'Orient était fixé. En vain le dernier des grands Séleucides, Antiochus V, essaya-t-il par la conquête de l'Égypte, que les Romains firent naturellement manquer, et par une politique d'hellénisation parfois brutale, de restaurer les forces de l'hellénisme, le machiavélisme romain, choisissant son heure, vient tour à tour à bout de tous ses ennemis. Le dernier sursaut de l'Égypte avec la grande Cléopâtre n'aurait pu réussir que dans les cadres romains. Il suffit de citer le nom des amants que ses politiques amours tentaient d'enchaîner à son œuvre et à sa gloire. Alors les réactions de l'Orient avec Tigraue ou Mithridate ou les Parthes, bien qu'elles eussent la faveur des Hellènes, menaçaient à la fois l'Empire romain et l'hellénisme. On ne doit pas nier que dans le dernier acte de ce grand drame, Rome n'ait défendu la civilisation, mère de la nôtre, et qu'ainsi que le dit Piganiol elle n'ait assuré à l'hellénisme une survie. Survie féconde, car une seconde fois depuis les temps de Plaute, de Terence, de Catulle ou de Virgile, l'hellénisme fait la conquête de son vainqueur. Au II^e siècle la philosophie parle grec à Rome avec Marc-Aurèle, l'humanisme hellénique met son empreinte durable sur le droit romain. Mais en 63, pour le sauver, Pompée avait dû reporter la frontière sur l'Euphrate. Au temps d'Antiochus l'hellénisme allait jusqu'au Bactriane, jusqu'au Pendjab, plus loin encore. L'histoire des royaumes indo-grecs est obscure mais elle s'est

prolongée et l'art hellénique a presque fait de l'art boudhique une de ses provinces.

Rome s'était avisée trop tard du dommage que ses armes risquaient de faire souffrir au monde.

PIERRE JOUGUET



La saison musicale au Caire

RAREMENT saison musicale à été plus brillante et plus diverse que celle que les efforts conjugués de la Société de Musique d'Égypte, de l'Opéra Royal et de divers groupements de mélomanes ont réussi à offrir aux habitants du Caire, capitale de l'Afrique et du Moyen-Orient.

Parmi les concertistes, Thibault, Wilhelm Kempf, Vasa Prihoda, Pierre Sancan, Théméli, la musique de chambre avec le Nuovo Quarteto Italiano, la musique symphonique avec l'Orchestre Philharmonique de Vienne sous la direction de Clemens Kraus, la musique lyrique enfin, avec l'Opéra italien et les grandes vedettes Tito Gobi, Gino Becchi, Maria Caniglia, etc..., voilà qui nous permet de ne pas trop envier les mélomanes de Paris, de Londres et de Rome. Enfin, l'Égypte a organisé en 1949 un concours Chopin, pour participer à la commémoration du centenaire du grand Polonais, et les lauréats se produisirent, ainsi que d'autres artistes, au cours d'un concert fort réussi qui se tint avec une belle solennité à l'Opéra Royal, le 19 décembre 1949.

Wilhelm Kempf est sans contredit un des plus éminents pianistes de ce temps. Ses interprétations

LES ARTS -- LA MUSIQUE

sont basées sur une connaissance parfaite de la structure des morceaux qu'il exécute et dont il souligne à dessein les thèmes. Il vise avant tout à faire apparaître la composition, il cherche à en communiquer l'intelligence à son auditoire pour le placer derrière lui dans une contemplation intellectuelle de son architecture. Cette conception monumentale de la musique est empreinte de grandeur. L'intelligence s'affirme par une volonté de puissance qui érige sous nos yeux les colonnes et les temples. Nul mieux que Wilhelm Kempf ne saurait révéler la mécanique intellectuelle de Beethoven, dont comme un ingénieur amoureux il démonte et caresse les engrenages et les leviers. Cela donne de Beethoven une interprétation sublime, au sens propre de ce terme, c'est-à-dire qui plonge dans l'admiration involontaire, mais à laquelle manque les grâces de la beauté et qui n'entraîne pas l'adhésion de tout notre être. C'est que Wilhelm Kempf ne s'adresse en effet qu'à notre intelligence et à notre volonté. Sa compréhension de la musique est uniquement structurale, il se délecte à scander la logique de la forme, à ériger des géométries sonores. Servi par une technique absolument éblouissante, cette interprétation de la musique convient évidemment aux compositions qui mettent en jeu surtout des idées et le programme des deux concerts obéissait à cette tendance intellectualiste. C'est ainsi, par exemple, qu'on ne saurait rêver de plus magistrale interprétation des deux études de Liszt, *St. François prêchant aux oiseaux* et *St. François marchant sur les eaux* dans le premier concert. La sonate de Beethoven en mi bémol majeur, op.31 n'a de sens également qu'exécutée dans cet esprit parce qu'elle n'est pas encore chargée des orages affectifs du génie. Dans le Choral de la cantate No. 147 de Bach et la Chaconne de Haendel, l'archi-

teature sonore prédomine et le sentiment est surtout basé sur l'émotion intellectuelle de la réussite logique d'une grandiose construction. Mais là, déjà, il manquait selon nous un reflet plus direct des émotions métaphysiques qui aurait pu venir comme une grâce caresser la construction et donner un sens plus profond à la mathématique des sons.

Certes, des interprétations comme celles-ci sont nécessaires et profondément instructives et si Wilhelm Kempf n'existait pas, il faudrait l'inventer. C'est un apport très important à notre sensibilité musicale que cet aspect purement intellectualiste de la musique qu'il nous révèle à l'état pur. L'interprétation est parfaite et vraiment insurpassable lorsqu'il s'agit en effet d'une composition principalement intellectuelle. Mais à mesure que l'on s'éloigne de cette conception et que sont présentes sous les notes d'autres forces de la nature humaine, elles sont sacrifiées. La puissance indéniable de Kempf n'est jamais émotionnelle mais volontaire et son jeu reconstruit un univers d'où sont exclues la beauté sereine, la grâce charmante, le lyrisme naïf et les simples sentiments humains, un univers ma foi, un peu trop abstrait et un peu trop rigide et qui sent un peu trop la Prusse pour exprimer complètement même les maîtres bavarois.

*
* * *

Vasa Prihoda est à notre sens, une des sensibilités musicales les plus justes de notre temps.

Il n'est pas nécessaire de souligner que la technique du violon n'a certainement jamais atteint plus haut dans l'histoire de cet instrument et qu'actuellement on ne voit personne pour l'égaliser ou même l'approcher dans ce domaine. Il est assez amusant

de constater que certains critiques sont arrivés à exécuter ce tour de force de reprocher à Prihoda sa perfection technique. Selon eux, semble-t-il, le mieux étant l'ennemi du bien, on ne saurait bien jouer qu'un peu moins bien. On lui applique dans le sens le plus péjoratif l'épithète de "virtuose". Et pourtant, le plus admirable, à notre sens, est que Vasa Prihoda domine si complètement sa virtuosité prodigieuse et la met au service d'une sensibilité et d'une culture musicales réellement complètes où se reflètent admirablement à côté du plaisir intellectuel des constructions sonores, toutes les sources chantantes du lyrisme comme les profondeurs métaphysiques de la réflexion.

Nous n'avons jamais rencontré de meilleure compréhension de Mozart. Tout ce que ce génie a de jeune, de charmant et en même temps de profond, bref, cette qualité unique que les latins nommaient "*jocunditas*", nul comme Prihoda ne sait l'exprimer. Déjà l'année passée, son interprétation du concerto en ré avait enthousiasmé l'auditoire et cette année, l'Adagio nous a fait partager la même émotion d'une joie grave et pure, merveilleusement nuancée.

Dans la magnifique Chaconne de Bach, Prihoda a exprimé avec les moyens sonores que lui seul possède le double aspect du grand maître, mathématicien et mystique. Planté carrément sur ses pieds et faisant face à l'auditoire, Prihoda symbolisait en même temps tout ce que ce génie a de robuste et de bien inséré dans le réel. L'émotion religieuse de la première partie fut chantée avec une pénétration et une sobriété poignantes, puis cette émotion se libère dans une magnifique construction scholastique où la raison se satisfait par l'architecture des proportions et transpose en syllogismes sonores l'émo-

tion dont l'homme était saisi ; Vasa Prihoda a été dans cette partie la logique même devenue violon ; enfin, l'âme libérée de son trouble premier encore impur et satisfaite des certitudes de la raison entre dans un état d'extase mystique d'une concentration dépouillée et d'une intensité profondément lyrique. Prihoda a su éviter l'émotion facile et la sensibilité voyante, il a su situer la scholastique dans son vrai rôle et préparer progressivement la libération du sentiment dans la grandeur de l'effusion mystique.

Le grand air de la Follia de Corelli a été un autre sommet où le maître a donné à son auditoire une sublime leçon d'interprétation.

Prihoda montre sa grandeur et sa modestie en ne dédaignant pas les auteurs mineurs et les pièces de virtuosité. Et c'est aussi une belle charité que de donner la possibilité à des auteurs de troisième ordre d'être exprimés d'une aussi merveilleuse façon : le Zéphyr de Hubay, le Zapateado joués en bis ont été de petits chefs-d'œuvres ciselés par l'archet du Maître. La virtuosité extraordinaire de Prihoda rend aussi un sens aux compositions de Paganini, celui qu'elles avaient sur le violon du prodigieux Italien : la technique, lorsqu'elle atteint à ce degré prend un sens par elle-même elle nous donne un sentiment de sublime et un sentiment d'esthétique en contemplant les difficultés prodigieuses vaincues comme par jeu et l'habileté et l'esprit de l'homme triomphant par un miracle sans cesse renouvelé.

Le public a témoigné d'une sensibilité plus saine que certains critiques qui ne consentent à entendre apparemment que les compositions les plus graves des plus grands maîtres. Mais l'homme est divers et tous ses aspects ont droit à l'expression. Un Mozart, un Brahms, un Chopin, un Sibelius n'ont pas dédaigné la musique légère. L'orchestre Phi-

l'harmonique de Vienne a consacré un concert aux valse de Yohan Strause. Marchander son plaisir par scrupule de purisme c'est vouloir faire l'ange et réussir seulement à faire la bête.

*
* *

Le *Nuovo Quarteto Italiano* nous a fait goûter peut-être les moments musicaux les plus purs de cette saison. Cet ensemble composé d'éléments jeunes et agréables et il est inutile de nier que c'est mieux ainsi — abordait un public qui ne le connaissait pas et qui s'apprêtait à le comparer aux plus célèbres quatuors. Dès la première interprétation le jeune quatuor italien avait triomphé. Non seulement chacun des exécutants est un artiste de tout premier plan mais l'ensemble si aérien qu'ils réussissent à garder sans effort témoigne d'un travail acharné où la conscience le dispute aux dons naturels dont ces jeunes gens sont si richement doués. De plus, les quatre artistes jouent sans notes ce qui est extrêmement agréable et à les voir sur scène, se balançant en mesure, tournés les uns vers les autres, on a l'impression qu'ils ont oublié la salle et qu'ils jouent pour leur plaisir seul et l'on comprend vraiment le sens de la conversation musicale intime qui se déroule sur le plateau à demi plongé dans la pénombre.

Malgré leur jeunesse, toutes leurs interprétations sont marquées d'une parfaite compréhension des plus délicates intentions des auteurs, d'une maturité et d'une probité artistiques étonnantes qui viennent tempérer la fougue et le brillant de la jeunesse, et, ainsi retenue et disciplinée elle n'en devient que plus précieuse.

Rarement on a entendu pareille interprétation du quatuor de Mozart, une plus juste compréhén-

sion des quatuors de Beethoven. Et lorsqu'ils eurent satisfait les amateurs les plus sévères de musique classique, le quatuor de Debussy vint démontrer non seulement leur aisance dans la musique moderne mais la maîtrise incomparable de leur jeu et de leur ensemble. Leur exécution paraissait révéler toutes les richesses de Debussy, montrer tout ce que sa musique apportait de nouveau, l'enrichissement immense de notre sensibilité dans un cadre qui demeure au fond subtilement classique.

Toutes les intentions du maître étaient merveilleusement exprimées avec délicatesse et profondeur.

Les deux auditions du Nuovo Quarteto Italiano ont été pour l'amateur le plus sévère une joie sans mélange et le public en est sorti avec le sentiment que la musique de chambre possède dès à présent de jeunes interprètes dignes en tous points de remplacer les plus célèbres ensembles de la génération précédente.

LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

GEORGÈS DUMANI : *Point de Vue.*

LE dernier livre de Georges Dumani, *Point de Vue* (1) se distingue très nettement des précédents par le procédé d'exposition et la concision de la pensée. Alors que le *Temps de Souffrir*(2) et le *Disque des Jours* (3) étaient des feuillets détachés d'un journal, dans *Point de Vue* l'auteur résume à la lumière d'une expérience de toute une vie son opinion sur les principales activités ou tendances humaines : la politique, l'argent, la justice, la vie, l'amour, l'art — autant de chapitres où Dumani quête avec angoisse une issue à la condition humaine de notre temps.

En lisant ces pages on ne peut s'empêcher d'éprouver de l'amitié pour l'auteur du livre qui, en vieillissant non seulement ne s'est pas sclérosé dans les opinions des temps de sa jeunesse mais a su mûrir avec son époque ; les événements de la guerre et les dessous politiques auxquels il a été mêlé, au lieu de l'incliner à un scepticisme aimable ou à un épicurisme égoïste, comme il sied presque à un vieux, l'ont au contraire angoissé pour le sort de l'homme et spécialement le sort de la jeunesse désemparée et souffrante d'après guerre ; ces épreuves aussi lui ont fait attacher plus de prix encore aux idéaux essentiels pour lesquels l'humanité lutte et que les politiques utilisent pour leur cuisine personnelle, lui ont fait rejeter les vanités et les préjugés que le succès entraîne pour les meilleurs.

(1) éd. de la *Revue du Caire*, 1950.

(2) éd. de la *Revue du Caire*, 1949.

(3) éd. de la *Revue du Caire*, 1949.

Cependant on peut être un homme excellent et un mauvais auteur, avoir des opinions exactes et les exprimer à la manière de M. de la Palisse. Et puis, les anciens n'ont-ils pas tendance à se lamenter et à vouloir faire la leçon à la jeunesse dans un style souvent trop soigné ? Aucun de ces reproches ne vient à l'esprit en lisant *Point de Vue*. On n'y pense que par opposition, tellement Dumani demeure simple dans l'expression, même parfois négligé, et cette simplicité communique un tel relief à ces réflexions, un accent si fervent que l'on sent se profiler derrière elles mille circonstances, mille gestes qui marquent notre destinée d'hommes du vingtième siècle.

L'auteur a conscience de sa situation de vieux qui pense surtout à l'avenir et aux jeunes et c'est avec une charmante délicatesse et une sorte de pudeur qu'il trace ses opinions; non que celles-ci manquent de netteté et de ferveur mais il ne désire ni les imposer ni jouer aux Cassandres, mais seulement exposer ses désarrois et ses espoirs pour aider les autres à vivre. "Je n'ai plus rien à espérer pour moi, écrit-il, et mon cœur est devenu social. Ai-je bien accepté la mission dévolue à chaque être dès sa naissance, cette mission qui nous accompagne tous les jours et ne nous quitte qu'au moment de mourir ? Je ne sais pas. Au reste l'interrogation demeure sans réponse pour peu qu'on ait gardé le respect de soi et des autres" (p. 6). Ce qui compte avant tout, c'est la sincérité avec soi-même et non la possession de vérités absolues qui rendent intolérant". — "Si l'on est sincère, si l'on ne déguise pas sa véritable pensée, si on ne camoufle pas ses sentiments, on est presque toujours d'accord avec autrui. Nous ne valons, en somme, que par notre innocence, à condition que nous ayons su la garder toujours et malgré tout" (p. 8).

La civilisation ne consiste pas dans ces mystiques,

quelle qu'en soit la couleur, au nom desquelles les hommes prétendent s'exterminer : "J'ai pensé, écrit-il et je pense encore que les mystiques, qui furent, presque toujours, de fausses et pernicieuses mystiques, ont ravalé la condition humaine." (p. 26). La civilisation c'est plutôt "une radieuse journée sûre de son lendemain. C'est une quiétude longuement préservée. C'est le goût durable du bonheur" (p. 21). Certes, la civilisation demeure au programme de tous les partis et de toutes les nations: "plaisanterie tragique et, je le crains, méprise volontaire". Et il ajoute: "Ils croyaient vivre dans un monde civilisé ceux qui, grâce à leur fortune, avaient réalisé leur confort, connaissaient toutes les facilités physiques de la vie, envisageaient leur existence sur un mode insouciant et dont le principal souci était le maintien de lois qui donnaient aux possédants des droits étendus. Pour eux, c'était cela la civilisation, c'est-à-dire l'établissement du bonheur relatif des uns organisé sur le malheur absolu des autres" (p. 21). Mais la vraie civilisation est fondée sur l'équité, sur la permanence de lois justes sur lesquelles le peuple se repose avec confiance. Hélas, constate Dumani, de toute part on a suborné les lois. "La justice qui devrait être permanente n'est que provisoire et passagère et susceptible de modifications continues. Elle est au service d'un fanatisme nouveau, d'autant plus troublant et meurtrier qu'il n'est inspiré par aucun sentiment de noblesse ni par aucune vérité révélée... La justice, celle qui est née de la guerre, tend à s'universaliser c'est pourquoi l'humanité n'a plus d'attaches stables ni avec les idées qui la sauveraient ni avec Dieu" (p. 104). "La civilisation, dit magnifiquement Dumani, est faite d'amitié et la haine est son contraire". Or c'est la haine qui dicte actuellement les lois : "La justice, fondement des états, risque de devenir dans

un avenir prochain le fondement de passions inavouables” (p. 105).

Dumani souffre intensément, plus pour la jeunesse que pour lui-même, du désarroi du monde de l'après-guerre, de cette absence de civilisation où l'arbitraire légal, la méchanceté paperassière et l'ignorance de l'équité et de la vie conduisent les hommes et les peuples. Il exprime le sentiment de l'absurdité et la déchéance morale qu'il entraîne, avec une force et un bonheur rares: “Heures étranges que celles de l'après-guerre ! Heures plus dévastatrices que celles de la guerre ! Nous faisons le geste de vivre, mais vivons-nous ?... N'avons-nous pas épuisé en une fois le goût de vivre en civilisés ?” (p. 11-12). — “Notre temps est un temps maudit qui, sur les ruines matérielles de la guerre, a élevé en un tas qui monte jusqu'au ciel oublié les ruines morales et fait de nous, de chacun de nous, des êtres fragiles et faibles, démunis autant de vertus que de vices” (p. 12-13).— “Dans l'étonnante confusion des temps nouveaux nous sommes plongés dans la nuit. Ce n'est plus la vie que les directives supérieures ont désormais, semble-t-il, la tâche d'organiser au mieux, mais la mort et la torture, l'abaissement, peut-être la dégradation définitive” (p. 23).— “Ce dernier demi-siècle fut d'aventures sanglantes et de désarroi de l'esprit. Si la barbarie se définit par la haine, la jalousie, l'envie ; si la barbarie est simplement la loi du plus fort, nous sommes les nouveaux barbares malgré les avantages superficiels que nous apporte un confort dont bien peu profitent” (p. 24).— “Nous sommes désormais empêchés de manifester notre volonté propre, emportés irrésistiblement dans l'océan des erreurs qui exigent que l'humanité entière pense, sente et agisse uniformément. Est-ce que les penseurs eux-mêmes se risquent à penser à haute voix ? Comme nous tous ils sont pris dans un

étai effroyable" (p. 27).— "Nous sommes traqués. A aucun moment de l'histoire nous n'avons été plus bas, plus démunis. L'ensemble des hommes dans tous l'univers, bien qu'emmêlés les uns aux autres, bien que solidaires malgré eux de pitoyables expédients, vit dans une solitude glacée" (p. 28). Il y a dans les rapports entre les hommes "une violence à peine contenue et dans l'homme lui-même, malgré tout, une lassitude épouvantée" (p. 30).— "Dans la terreur généralisée et la tyrannie déguisée, comment l'humanité peut-elle vivre? Une anarchie de l'esprit empoisonne les régimes actuels de droite et de gauche" (p. 37).— "Nous vivons à une époque où il n'est pas bon de songer au lendemain, et ce manque de réflexion fait de nous de misérables automates. Avons-nous encore une vie intérieure, aimons-nous, travaillons-nous? Parlons-en, nous sommes des automates qui nous livrons à un simulacre de méditation, d'amour et de travail" (p. 43-44).

Le grand mérite de Dumani est cependant de ne pas s'arrêter comme les existentialistes à la nausée qui soulève le cœur devant la condition d'une humanité en perpétuel état de sursis, mais de chercher le diagnostic du mal et les remèdes à la fois sociaux et individuels.

Des causes historiques fournissent l'explication de la folie actuelle du monde et la jeunesse n'est pas à blâmer : "Celle-ci n'a-t-elle pas hérité du détestable héritage des vieux que nous sommes, vieux d'hier et même d'avant-hier? Presque un siècle d'erreurs continues et de vie secrètement immorale aboutit à alourdir d'un poids terrible une jeunesse qui ne sait plus sourire" (p. 15).— Un monde bâti sur la puissance de l'argent, sur la cupidité des grands états, sur le désir de puissance et la haine, sur la politique de politiciens professionnels qui utilisent les grands mots de dé-

mocratie, de civilisation, de liberté pour réaliser leurs ambitions personnelles ou nationales ont amené l'humanité, après deux guerres successives au triste état actuel. C'est cette structure du monde qui est responsable du détournement de la justice au profit des puissants d'un jour. A côté de ces grands facteurs de l'abaissement de la conscience morale des peuples Dumani accuse aussi les égoïsmes et les complaisances de diverses catégories de personnes. Et d'abord il dénonce les vieux, "l'affreuse trahison des aînés" (p. 14). Et dans les devoirs que Dumani trace aux vieux (p. 14-17), on trouve quelques unes des pages les plus pénétrées du livre. Il y a ensuite la trahison des clercs, et les clercs de notre temps ce sont surtout les journalistes : "Je suis effrayé, écrit-il, par la fausse passion qu'apportent les journalistes, souvent improvisés, qui prétendent soutenir telle ou telle cause... Ont-ils seulement le souci des conséquences de l'apostolat imposé par des circonstances trompeuses et de courte durée ? Savent-ils que leurs écrits éphémères peuvent créer des haines durables ?" (p. 18-19).— Il y a enfin la trahison des élites, aussi bien intellectuelles et artistiques que politiques, car toutes ces élites "se sont effacées devant les financiers" (p. 29).

* * *

Voici étalées toutes les raisons qu'il y aurait de désespérer et les causes qui pourrissent lentement la nature humaine : elles s'amoncellent dans les chapitres consacrés à la Politique, à l'Argent, à la Justice. Mais Dumani refuse le désespoir et découvre alors l'autre aspect du génie humain. Car ce qui ne tient pas compte de l'humain ne peut durer. "Si misérable que soit la majorité des hommes il est une limite au désespoir". Au plus profond du désespoir il y a encore la vie, l'humble vie quotidienne, car "à travers

tous les âges, le problème de l'existence a consisté à vivre tant bien que mal" (p. 137). La vie est espoir. Malgré toutes les aberrations de l'humanité, Dumani conserve une confiance magnifique dans les idéaux que notre temps bafoue si hypocritement : il croit plus que jamais à la civilisation, à l'équité, à la vraie démocratie, à la vraie liberté. Il a confiance dans l'amour des peuples pour la paix, dans leur sens inné de la justice, dans leur humble désir de bonheur, dans la modération et le bon sens dont ils témoigneraient s'ils n'étaient pas exaltés par de mauvais bergers. Et puis il y a malgré tout les "derniers civilisés" qui cherchent à réagir. "Haïssons, écrit Dumani, la résignation qui n'est pas vertu mais faiblesse. Elle n'a rien de philosophique ou d'humain. C'est une dangereuse paresse de l'esprit et de l'âme. C'est surtout la crainte secrète des responsabilités. Or la vie est faite toute entière de responsabilités successives, vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres" (p. 115).

Ce sentiment de la vie chez Dumani prend l'ampleur et atteint la profondeur d'une intuition métaphysique, tellement l'impression de sa réalité à la fois quotidienne et éternelle est vivement sentie et délicatement nuancée.

"La vie, écrit-il, c'est le mouvement et le mouvement est joie. La mort est l'immobilité et l'immobilité est tristesse. Je regarde une jeune vivante, ses yeux mobiles, sa bouche frémissante, sa gorge agitée, sa démarche souple. Tout cela est de la vie, de la beauté, de l'émotion" (p. 110).— "Rien n'est stable, rien n'est immuable et cette instabilité fatale constitue la base même de la vie", et plus loin "certes, la vie est belle puisqu'elle est un mouvement perpétuel vers le meilleur ou vers le pire, et le pire vaut encore mieux que l'immobilité". Sur le plan de cet héraclitéisme transcendant, même les malheurs ou les souffrances, même

le pire, sont encore des réalités positives et, malgré tout, désirables : puissante sensation de la vie dans son dynamisme, de la vie par delà le bien et le mal, le bonheur et le malheur, de la vie comme Substance unique, aurait dit Spinoza.

Dumani sait goûter en artiste et en épicurien délicat toutes les joies dont la vie est malgré tout prodigue.

Il y a d'abord l'imagination, la fantaisie, qui mêle toujours ses fantasmagories au réel et qui est une de nos plus précieuses facultés. Que ferions-nous sans elle ? L'espoir serait impossible et l'espoir est synonyme de vie. La vie c'est la recherche du bonheur, car le bonheur lui-même est impossible à atteindre. La vie c'est aussi l'effort : "Conçoit-on qu'un homme ou une femme ne fasse pas de l'effort, quel qu'il soit, le fondement de l'existence ?" (p. 111).

Mais la vie, lorsqu'elle reste enfermée en nous-même, avec notre seul moi pour horizon, est diminuée, appauvrie, "Je jure, s'écrie Dumani, que je ne suis heureux que si un autre, beaucoup d'autres sont heureux en même temps que moi, que si ce qui m'enchant, enchante d'autres aussi, que si tels sentiments sont partagés, que si je reste en communication continue avec la nature et, à la fois, avec le prochain" (p. 116). Généreuse conception, profondément chrétienne et qui rappelle l'accent du vitalisme de Guyau. "Il n'y a de bonheur individuel ou collectif, que dans la tendresse, et ce que j'appellerai la communicabilité entre les êtres" (p. 129.— "Le bonheur, écrit encore Dumani, est un élan qui part de nous et nous revient enrichi de l'alluvion humaine" (p. 136).— "Cet extraordinaire, ce perpétuel jaillissement de l'être qui fait que, déjà mûr et bientôt vieux, l'individu reste le maître de son cœur pour en faire le don même gratuit, c'est une des plus belles et des

plus hautes perspectives de la vie. Celle-ci est systématiquement optimiste malgré de dures leçons et des expériences amères" (p. 138).

La vie est même par delà la vérité, ou plutôt elle est elle-même "l'unique vérité évidente". La vie n'est jamais fausse ou mensongère, jamais vulgaire. Ce sont des qualificatifs qui ne peuvent être appliqués qu'à l'activité humaine et qu'aux attitudes de l'homme. "Un animal n'est jamais vulgaire... pour lui qui ne réfléchit pas, le mensonge n'existe point" (p. 139).— "Tout est vain devant le jeu naturel de la vie. Elle seule a raison, elle seule doit être le but de chaque effort. Y a-t-il rien de plus beau qu'un arbre vivant qui reflète ses branches dans l'eau courante ? Y a-t-il rien de plus gracieux qu'une fleur sur sa tige alors que le soleil boit à même son calice la rosée laissée par la nuit ? Y a-t-il rien de plus pathétique qu'un orage sur la mer démontée ? Y a-t-il rien de plus émouvant qu'un sein tendre de femme accueillant pour le repos le front las de l'homme aimé, de l'homme aimant ? (p. 148-149).— Et ce chapitre, à notre sens le plus beau du livre, se termine par ces mots : "La grande, la seule victoire, c'est lorsque nous acceptons la vérité de la vie qui, en soi, est toute beauté, toute lumière, toute joie, c'est lorsque devant elle et pour la mieux chérir, nous prenons garde que notre esprit et notre cœur demeurent toujours en éveil" (p. 149).

On voit à quelle rare qualité de pensée et de sentiment on s'élève par cette profonde intuition de la substance dynamique de la vie qui éclaire et transfigure toute chose.— Et nous avons passé sous silence bien des phrases remarquables qui auraient fait honneur à une anthologie de pensées ; en voici une au hasard : "Ce qui devrait être le but de toutes les vies est de se contenter de peu, mais de faire de ce peu l'essentiel de sa propre vie".

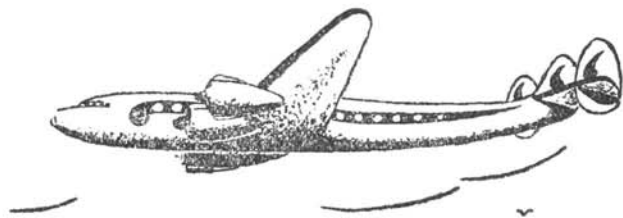
Le style du livre, on a pu en juger par ces quelques citations, classe l'auteur parmi les meilleurs écrivains de langue française et, il ne faut pas avoir peur de le dire, au tout premier rang des essayistes contemporains. Il est parfois particulièrement émouvant et limpide lorsque Dumani se laisse aller à une évocation qui a la douceur d'une confidence : "Voici l'automne et ses délices. Dans le jardin qui entoure ma petite maison, dernier refuge de ma vie, je viens souvent m'asseoir sous un flamboyant à travers le feuillage duquel le doux soleil d'octobre dessine sur le gazon une arabesque charmante. C'est un calme jardin comme le souhaitent les hommes qui n'ont plus beaucoup d'ans à vivre. De l'autre côté de la rue un couvent de nonnes ajoute à la divine paix du soir, favorisant à la fois une mélancolie délicate et les dernières rêveries" (p. 80). Et le récit de la mort d'un ami, (p. 142-143), serait à citer tout entier et ne déparerait pas les pages d'un Anatole France.

*
* *

On referme le livre plein de pensées et mûri de sagesse, à la fois triste et réconforté. On pensait trouver un auteur, un auteur qui fut parfois précieux, et on rencontre un homme, "rien de moins que tout un homme", comme dit Unamuno, avec toute notre malheureuse époque et la nature éternelle qui se reflètent dans un esprit délicat et généreux qui nous donne la grande leçon de contempler tout le mal et toute l'absurdité du monde avec un optimisme indompté. Car, comme l'écrit profondément Dumani: "La vie, pour peu qu'on y réfléchisse, est une constante féerie."

ALEXANDRE PAPADOPOULO

Quand vos affaires vous appellent



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez, en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacha Tél. 79915
Agence : Imm. Shepheard's Tél. 45670
Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941

AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Souscrit L.Eg. 1.000.000.—
Capital Versé 500.000.—
Réserves au 1^{er} Juillet 1949 240.000.—



Siège Social au Caire, 45, Rue Kasr el Nil.

Siège à Alexandrie, 16, Rue Talaat Harb Pacha.

Agence à Héliopolis

21, BOULEVARD ABBAS (à côté de l'Héliopolis House Hotel)



La Banque émet des Bons de Caisses au Porteur à des conditions favorables. Elle offre en location auprès de ses deux Sièges, des coffrets privés installés dans des chambres pourvues de conditionnement d'air.



**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**



R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.
CORRESPONDANTS
DANS LE MONDE ENTIER.**



**Toute Opération de Banque
Location de Coffres Forts
Caisse d'Epargne**

LES EDITIONS DES CAHIERS DU SUD

28, rue du Four — PARIS (6e)

DERNIÈRES PARUTIONS :

PERMANENCE DE LA GRECE

400 p. in-16 carré Frs : 625.—

LE ROMANTISME ALLEMAND

500 p. in-16 carré Frs : 800.—

**LES GRANDS COURANTS
DE LA PENSEE MATHÉMATIQUE**

550 p. format cavalier ... Frs : 980.—

LES PETITS ROMANTIQUES FRANÇAIS

Un fort vol. avec
hors-texte illustrés Frs : 550.—

APPROCHES DE L'INDE

Un gros volume in-8 carré Frs : 650.—

EN PRÉPARATION :

LE GENIE D'ISRAËL

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

NOUVEAUTÉS

D'ÉTÉ

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

LE CAIRE

R.C. 302

PORT-SAID

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

AU CAPITAL de 1.275.000.000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 96, Bd. HAUSSMANN PARIS (8e)

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK, PONDICHERY

PAPETE, NEUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg,

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

LA
REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

LE NUMÉRO : 15 PIASTRES.

Abonnements pour l'Égypte P.T. 150;
pour l'Étranger, P.T. 175.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts
tous les jours de 9 h. à 13 heures.



"ON" N'A QUE TROIS ÂNS ET ON S'EN VA TOUT SEUL
CAR VOYAGER PAR SABENA EST DEvenu UN

JEU D'ENFANT



C'EST TELLEMENT PLUS SIMPLE



PAR SABENA

LIGNES AÉRIENNES BELGES

PETITS ET GRANDS SONT EN BONNES MAINS

RENSEIGNEMENTS : TOUTES AGENCES DE VOYAGE

et SABENA

47, rue Abdel Khalek Saroït pacha, Tél. 43525, Le Caire